

Action Poétique

173

Denise Levertov

Werner Herbst

Kristin Prevallet

Jean-Pierre Verheggen

André Velter

Geneviève Huttin

Jalel El Gharbi

Virginie Lalucq

Jérôme Mauche

Artaud est là
Jeanpyer Poëls

Joël Hubaut
Alain Frontier

Alexandre Blok
Yvan Mignot



Rédaction :

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine

Publié avec le concours
du Centre national du livre

et
du Conseil général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef : Henri Deluy

Comité de Rédaction :

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe
Yves Boudier, Bruno Cany
Henri Deluy, Isabelle Garo
Éric Giraud, Liliane Giraudon
Michelle Grangaud, Alain Lance
Christophe Marchand-Kiss
Florence Pazzottu, Éric Suchère
Bernard Vargaftig, Véronique
Vassiliou, Jean-Jacques Viton

Secrétariat général :

Jean-Pierre Balpe

Diffusion : Les Belles Lettres

Pour les numéros précédents le n°170,
s'adresser à la revue

Abonnement :

France : 1 an (4 numéros : 38 €)
2 ans (8 numéros : 68 €)
Étranger : 1 an (4 numéros : 54 €)
2 ans (8 numéros : 99 €)

C.C.P. Paris 4294 55 E

**Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés**

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : septembre 2003

ISBN : 2-85463-169-9

ISSN : 0395-0018

Commission paritaire (CPPAP) :
n° 0708 G 82273

Imprimerie Compédir Beauregard
Z.I. , La Ferté-Macé - 61600
N° 6149

- 3 *Six poèmes* : Denise Levertov
- 6 *Une bonne famille viennoise* : Werner Herbst
- 9 *Rouge* : Kristin Prevallet
- 11 *La poésie sera faite partouze* :
Jean-Pierre Verheggen
- 18 *Lumière d'ombres* : André Velter
- 22 *La maison qui marche* : Geneviève Huttin
- 26 *Poèmes* : Jalel El Gharbi
- 28 *Index* : Virginie Lalucq
- 31 *Eminönü vers Beyoğlu* : Jérôme Mauche
- 35 *Actualités - Chroniques - Notes - Lectures*
Cuba : Henri Deluy - *Poëtaris international* : Liliane
Giraudon - *Libres associations* : Michel Plon - *Dominique
Buisset, d'estoc et d'intailles* : Claude Adelen - *Inter-view 3,
Josée Lapeyrère* : Liliane Giraudon - *Écrits d'écran* :
Jean-Pierre Balpe - *KOA 2 9* : Nadine Agostini -
L'art plastic & Cie : Christophe Marchand-Kiss - *Cinéma
& Cinéma* : Catherine Weinzaepflen - *Voix, etc.* : Jean-Pierre
Bobillot - *Scripta manent, Baudelaire 1* : Didier Garcia -
Revue & revues : Yves Boudier - *Artaud est là, Bernard Noël* :
Jeanpyer Pöels - *Cahier Claude Esteban* : Anne Malaprade -
Alexandre Blok : Yvan Mignot - *Gérard Noirret* :
Hervé Martin - *Luc Boltanski* : Jean-Charles Depaule -
Manuel Joseph : Liliane Giraudon - *Véronique Vassiliou* :
Éric Houser - *Catherine Weinzaepflen* : Anne Luthaud -
Art Dealers : Frédérique Guétat-Liviani - *David Lepiau* :
Éric Houser - *Les godasses du père Hubaut* : Alain Frontier,
avec deux interventions de Joël Hubaut - *Dominique de
Villepin* : Anne Malaprade - *Autres territoires* : Didier Garcia
- 80 *Des mots à ne pas oublier* : Fracture

Couvertures 1 et 2 : dessin de Al Martin - Couverture 3 : Lire -
Couverture 4 : *La pureté de navet*, H.D., avec une intervention de
Julien Blaine.

S E P T I È M E
B I E N N A L E
I N T E R N A T I O N A L E

DES POÈTES
EN VAL-DE-MARNE

Novembre 2003

Allemagne, Chili, Chine, Cuba,
Etats-Unis, France, Lettonie,
Népal, Russie (Sibérie), Viet-Nam

11, rue Ferdinand-Roussel, 94200 Ivry-sur-Seine
Téléphone : 01 49 59 88 00 - Télécopie : 01 46 72 72 71
biennaledespoetes@wanadoo.fr

Denise Levertov

Six poèmes

Mur

Au moment où l'océan dresse vertical
son grand V d'argent, se cabre
entre les collines qui le tiennent,
sentez-vous comme vous pourriez y aller,
véloce comme l'ouragan, jusqu'à
vous projeter contre son mur, son
mur bleu tramé d'argent,
et passer ainsi qu'Alice
de l'autre côté du miroir ?

La trace

Mes amitiés avec un ou deux, oui, trois
hommes pour qui j'éprouvai autrefois
le désir le plus sauvage, le plus douloureux,
retiennent, dans une transformation durable,
comme un parfum de ce temps-là,
semblable à celui d'une boîte où l'on gardait
les feuilles d'une herbe exotique,
une herbe aux multiples vertus, utile et dangereuse,
consommée depuis longtemps.

Incertaine oniromancie

J'ai passé toute la nuit à guider un aveugle
à travers un musée immense
pour lui éviter (par des ponts intérieurs, des tunnels ?
je ne sais par où !) les rues,
les artères les plus dangereuses, tout le chaos
d'un trafic rapide... Je l'ai persuadé
de se laisser conduire jusqu'aux portes
à l'autre bout, alors qu'une fois à l'intérieur, les labyrinthes,
les marches, les meubles saillants et chaises, et voûtes de pierre
le déroutaient lorsqu'à chaque contour je les annonçais,

et rendaient plus ardu encore un parcours
entre et autour. Comme il ne pouvait rien voir,
je ne voyais moi-même que les obstacles, les objets
aux angles aigus; pas une seule peinture, pas une seule crédence
sculptée ou un seul martyr en pierre. Finalement nous
avons quand même émergé dans cette partie de la ville
vers laquelle il se dirigeait lorsque je l'avais pris en main;
il souleva son chapeau en signe d'adieu, et s'éloigna vers la colline,
en tapotant sa canne. Je suis restée plantée, le suivant du regard,
j'ai vu la rue l'envelopper, me demandant
s'il y arriverait, et au réveil, me demandant encore
ce qu'il était en moi, et qui était
le *je* qui avait pris avec lui ce long raccourci
salle après salle, emplies d'une beauté que sa cécité
m'avait cachée comme si ça n'avait jamais été.

(traduction collective : Danielle Belsky, Juliette Cheval, Delphine Garin, Hélène Gaudy,
et Catherine Weinzaepflen)

La blessure

Mon arbre
souffrait d'une blessure cachée.
Non mortelle. Et il était jeune.
Pourtant une branche pendait
sans vie.

Honnête avertissement

Pluie et le noir. La chouette,
terreur de ceux qu'elle chasse,
vole en va et vient, affamée.
Sombre, solennelle, feutrée, sans relâche
elle signale sa présence,
son cri une chute de notes lugubres,
son timbre si proche de celui de la colombe.

On devrait voir

Si depuis l'espace on voyait non seulement les continents azurés,
les océans en mouvement, mais les guerres –
des feux de camps, des incendies, des forêts embrasées,
flammes et cendres fumantes – la terre semblerait
une orange piquée de clous de girofle empoisonnés.
Et chaque guerre nourrie d'armes : on devrait voir
les grandes sommes d'argent brassées,
les grands profits, les ouvriers payés à
construire la destruction, les économies d'état dévoyées
afin que ces feux, ces guerres puissent brûler
et consumer la joie d'une planète unique
qui, au travers de sa tendre enveloppe externe
est si sereine, si riche d'eaux, d'air
et de mille formes de « vie qui veut vivre ».
On devrait voir que ce globe turquoise
souffre d'un chancre qui le dévore.

(traduction collective : Christophe Marguier, Prune Méjean, Susana Robledo et Catherine Weinzaepflen)

Werner Herbst

une bonne famille viennoise

Né en 1943, Werner Herbst est instituteur et vit à Vienne en tant qu'auteur et éditeur artisanal de textes anticonformistes qu'il qualifie de « poèmes » et « proses courtes », publiés à partir de 1970. Il a participé à de nombreux happenings, expositions et travaux collectifs expérimentaux, notamment en matière de « poésie visuelle ». Il dirige par ailleurs un atelier d'écriture, et travaille régulièrement pour les radios allemande, autrichienne et suisse.

wiener familie, traduit ici dans son intégralité, est paru chez fischpachpresse alois karnier, Vienne, en 1993.

E.D.

stéphane,

dit l'une de mes belles-mères du moment, mais de cela nous parlerons plus tard, stéphane, dit-elle à mon fils âgé de onze ans, n'oublie jamais que tu es un hofner . ce garçon de onze ans se doit donc d'être fier de s'appeler hofner, donc d'être issu de la lignée des hofner . stéphane se doit donc de savoir que du sculpteur hofner, son arrière-grand-père, il y a une statue monumentale dans la cour karl-marx, que son grand-père fut un médecin radiologue hautement réputé . stéphane n'a pas besoin d'en savoir davantage, étant donné que l'histoire des hofner se perd dans les tas de fumier et la saleté des petites fermes de prusse orientale . toujours est-il que l'injonction d'être fier de quelque chose a pour effet secondaire tout à fait agréable que stéphane n'a aucun problème avec les noms de famille de ses parents, lesquels s'appellent liesenfeld et herbst . ce qui est dû au fait que les parents de stéphane ont réussi à conclure en tout quatre mariages avec divorce sans enfants et que les beaux-parents en résultant veulent pour une part encore être traités en membres de la famille . une activité que quelques-uns des partenaires divorcés revendiquent eux aussi pour toute la vie . la réticence des parents de stéphane envers de nouvelles épousailles en découle tout à fait logiquement . le fait que les parents de stéphane aient réussi à conclure quatre mariages tient pour une grande part aux partenaires de ces communautés matrimoniales passées, lesquels avaient tout simplement envie, comme on dit si bien, de miser sur le bon numéro . les parents de stéphane se doivent cependant d'endosser une part de responsabilité puisque ce sont eux, jusqu'à plus ample informé, qui conclurent ces différentes alliances pour la vie . à cause de cette vie antérieure de ses parents, il y eut une année pour stéphane un Noël avec trois grand-mères, un ancien concubin de liesenfeld arrivé d'Allemagne

puisque ma compagne avait décidé de passer cinq années de sa vie en république fédérale . étaient en outre présents, les trois grand-mères déjà évoquées mises à part, deux belles-mères issues de divers mariages, quelques oncles et tantes dont le fait de raconter l'origine ne serait certes point ennuyeux, mais qui dépassent néanmoins les facultés littéraires de l'auteur et, de plus, encombreraient le déroulement de cette histoire . au sujet des trois grand-mères déjà évoquées, il convient de dire à titre d'explication que le célèbre médecin radiologue daignit échanger son épouse relativement âgée contre une plus jeune, que les deux dames étaient présentes, et que je ne pus malheureusement pour ma part fournir qu'une seule grand-mère . il est tout à fait possible, avec un peu de fantaisie, d'imaginer cette fête au moment le plus calme de l'année . quels regards il y eut là . quels dialogues charmants il y eut là . depuis cette belle expérience, en tout cas, ma compagne et moi décidons de ne plus être joignables les jours de fêtes particulières . stéphane a cependant reçu des cadeaux de noël comme jamais auparavant et a déjà demandé plusieurs fois si nous ne pourrions pas fêter un aussi bel autre noël . il faut en outre observer que d'autres membres de la famille de france, d'angleterre et d'Allemagne étaient présents, ce qui certes conféra à la fête un vernis international, mais conduisit à certaines complications qu'il ne convient toutefois pas tant de chercher dans des particularités nationales que, plutôt, d'ordre interpersonnel . la fête en question peut être évaluée comme événement particulier et permet de comprendre que l'histoire qui suit se rapporte davantage à ma propre famille, sans quoi cette courte prose courrait le risque de déborder de son cadre . l'histoire en perdrait sa cohérence ou dégènerait en roman de formation, une forme de littérature qui me répugne . des côtés maternel et paternel aussi, je me préserve . si tant est que je ne souhaite pas pratiquer l'art de la généalogie, et qu'il s'agit d'une bonne famille viennoise et de son origine à laquelle il fut à peine fait allusion . il y eut en son sein, en bohême, au siècle dernier, quelques peintres d'église . on peut se documenter à leur sujet dans les grandes encyclopédies sur l'art . les familles se rapprochèrent sans cesse de vienne . ce qui eut pour effet qu'il existe encore quelques oncles et tantes petits propriétaires dans les environs de l'ancienne capitale impériale . une fois parvenus à vienne, cela leur suffit pour exercer le métier de forgeurs de fers à repasser . c'est en raison de cette évolution que ma grand-mère engraisa de son activité de couturière un bon à rien qui se faisait passer pour un artiste-peintre et tomba, soûl, dans un canal industriel où il se noya . ma mère épousa à dix-sept ans un soldat originaire d'une ferme de la montagne salzbourgeoise, ce qui plus tard me permit de faire les foins crampons aux pieds sur des pentes abruptes . mon père fit ce que les soldats ont l'habitude de faire en temps de guerre : il tomba au champ d'honneur .

mon second père survécut à la guerre en tant que sous-marin à vienne, ce qui plus tard m'offrit la possibilité d'aller à l'église à salzbourg et à la synagogue à vienne . en est sorti un homme sans confession, ce qui, je crois, me fait beaucoup de bien . mon second père entretenait par ailleurs à londres une famille qui contribua à m'éviter de faire mon service dans l'armée fédérale . il convient ici de noter que ma grand-mère anglaise nous rendit visite une fois par an les années suivantes . une circonstance qui permettait de profonds aperçus sur la destinée humaine . car après son premier verre de vin autrichien, ma grand-mère avait volontiers l'habitude de raconter une histoire qui régulièrement chassait mon père hors du salon . bon, disait-elle, il faut que je vous raconte un peu mon enfance . à cet instant mon père se levait . alors, figurez-vous, johnny, pourquoi ne restes-tu pas ? mon mari construisait des voies ferrées en perse . mon fils n'a aucun sens de l'humour . le voilà parti . donc, mon mari construisait des voies ferrées en perse . nous suivions souvent les rails en compagnie de caravanes . il faisait souvent froid . et une nuit, mon mari se réveille et me voit blottie contre le jeune chamelier . il ne s'est rien passé . mais il faisait si froid . alors mon mari me renvoie quand même à vienne . et neuf mois plus tard ton père venait au monde . n'est-ce pas amusant ? puis-je avoir un autre verre de vin ? c'est là que ma mère se mettait à blémir . ma grand-mère viennoise avait pour meilleure amie une poule de luxe aux charmes de laquelle nous devons la belle chanson « je connais un petit hôtel sur la prairie », ce qui ne réjouissait pas non plus particulièrement mes braves parents . il est vrai qu'ils étaient le plus vivement du monde occupés par leur participation au miracle économique . en outre les frères stropnik venaient en visite . deux malfaiteurs viennois de notoriété publique, qui lisaient le moindre désir dans les yeux de grand-mère et l'appelaient mémé . les intrigues sexuelles de ma famille peuvent certes paraître un peu déconcertantes, mais elles ne le sont que vues en accéléré . les mélanges nationaux sont typiques de vienne .

ah, si seulement sa sainteté le pape ou du moins monseigneur l'archevêque pouvait nous voir maintenant . nous serions assurés d'un sourire bienveillant . eh oui, de telles choses ainsi simplement racontées se produisent quelquefois chez nous autres . la mère est aux fourneaux, le père lit le journal et le fils fait ses devoirs . c'est que nous sommes une bonne famille viennoise .

mcmxciii

Traduit de l'allemand par Eric David

Kristin Prevallet

Rouge

Crime # 1

Climat venteux, sans retour. La neige tombe après la tourmente du soleil. Puis la lumière revient dans la pièce. Le souffle s'intensifie depuis ce matin. Avec l'esprit embrumé, les rêves prennent à nouveau le dessus. À présent que je suis une adulte, ai-je dit. Mais ça ne compte pas.

La lumière transperce les vitres et brise doucement le cœur. Je n'ai conscience d'aucune divergence concernant le projet initial. Je sais juste que le cambriolage a été facile et qu'il a tout emporté. À présent, les répercussions des pensées sont incessantes, une balle dans la principale artère et il me fait défaillir. Est-ce donc cela le fameux « gang des inséparables » ?

Rouge, dans le dictionnaire, est un mot à rechercher, pas à répandre sur les sols.

Pas de questions pour celui qui sera dorénavant appelé le « malfaiteur ». Pas de doute quant à la punition qu'il subira, maintenant que je me dois au silence. Une cause (une seule nuit) et une conséquence (le combat). Pas d'autre alibi que celui emprisonné sous le lit.

Les mots sont trop compliqués pour en faire une histoire et les choses ne changeront pas. Peut-être la fuite, très loin, ou bien une réconciliation de mise.

La panoplie de la vierge Mary dans son médaillon. La séquence est volontiers mystique et difficile à suivre. Finalement, nous avons compris qu'il n'y avait rien à rajouter. Entre nous deux c'était toujours Dimanche.

Crime # 2

La nuit est pesante, parcourue d'élégies pour les disparus et les arrivants. J'ai fait attention à tous les obstacles mais le matin est encore redouté, quand le sommeil semble plus profitable aux rêves qu'au réveil. L'énergie dépensée n'en vaut pas la peine. Je me demande ce que le futur dormeur deviendra et je me fatigue à penser dans l'obscurité.

Elle, au matin, groggy, comme éveillée des tréfonds du plaisir, puis remontant à la surface, fraîche et rose. Il ne faut pas lui marcher sur les pieds, vu les callosités de ses orteils qui se débattent, un poisson dans l'eau ou

2 oiseaux de proie. Aucune prophétie dans ses pas. Elle marche directement sur les longues files avec une audace qui découragerait le plus pompeux des voleurs.

Triangle des mots, autour de l'« infidélité ». Le monument à l'adultère est érigé comme un hommage rendu aux plus inintéressants des hommes. Barbus ou avec un bouc. Ils veulent tous s'y mettre avec la fille de leur choix, une statue mouvante et sans voix.

Là encore, le sujet n'est pas évident. Là encore pas de contexte pour les gribouillis. Peut-être tout cela n'est rien. Un simple jeu. Pour le moins prétentieux et indigeste.

Il faut épaissir la trame du récit, la soupe est en train de bouillir avec ses globes oculaires.

Traduit de l'anglais (U.S.A.) par Sandra Moussempès

Kristin Prevallet a publié entre autre *Perturbation, my sister, the Parasites Poems, Scrach Sides : Poetry, Documentation, an image texte Projects*. Elle a été aussi éditrice de *the appex of the M* (revue américaine de poésie) et actuellement de *Doublechange.com*, un website publiant de la poésie française et américaine.

Jean-Pierre Verheggen
La poésie sera faite partouze
(comme disait Lautréamant)

I

La poésie sera fête, partouze et non parents (extraits)

Elle ne donnera que de beaux exemples édifiants.

Bel exemple de beau lifting dermique : À 80 ans, elle en paraissait 78. Bel exemple de beau sport éthylique : Le 100 mètres brasserie. Bel exemple de belle distraction cinématographique : Mon Oncle est Tati, ma tata est revenue. Bel exemple de beau record lubrique : C'est pour avoir pénétré 100 chèvres lascives à le queue leu leu que le Satyre est entré dans le Guinness-Bouc. Bel exemple de belle poésie portugaise : Le Douro à Porto, c'est très beau mais 7 ou 8 portos dans l'coco, c'est douro. Beaux exemples de belle traduction à l'ancienne : Crimen amora (Il a tué sa moutarde) Sustine et abstine (Ne te retiens pas, tape-toi Sustine, tape-toi Abstine et même leur petite cousine) Hoc erat in votis (J'ai voté assez choc) Compos sui (Fumier lui-même) Vulgum pecus ! (Quel beau pis vulgaire !) Ubi et orbi (Ubu est en ville, il est sorti) Vade mecum (En voyage, j'emporte toujours mes couilles avec moi)

Bel exemple de traduction moderne : Vamos a la playa (Nous finirons tous dans la Pléiade).

Elle lira avec ses yeux arrière et ses tympan de devant.

L'un portant ?

L'un portant, l'autre les mains vides.

L'un digent ?

L'un digent, l'autre nommé Armand.

L'un candescent ?

L'un candescent, l'autre quand le soleil monte.

L'un var ?

L'un var, l'autre des Bouches du Rhône.

L'un secte ?

L'un secte, l'autre catho à crever.

L'un sulaire ?

L'un sulaire, l'autre des lampions.

L'un siste ?

L'un siste, l'autre sept ou huit.

L'un bu ?

L'un bu, l'autre nettement plus sobre.

L'un terim ?

L'un terim, l'autre très prose.

L'un cisif ?

L'un cisif, l'autre beaucoup moins rocher.

Elle confirmera que c'est d'abord le stylo qui fait le style.

C'est même la marque du stylo. Le Cartier pour les quartiers chics et le Bic pour ceux qui dans les années 47-48 criaient déjà sur le passage du peloton de coureurs cyclistes : vas-y Robic sur ton Montain Bic, vas-y Robic le Breton !

Le Mont-Blanc, contrairement à ce que son nom indique, c'est moins pour ces autres sportifs que sont les alpinistes fortiches (mais qui n'en ont que fichent) que pour les jeunes cadres dynamiques qui veulent atteindre rapidement le sommet de la réussite sociale et économique !

Idem pour le ST Dupont, c'est deux fois tintin pour le gros public ! Le Waterman (waterproof ou non) le Pelikan aux armoiries des généreux donateurs de sang ou le Parker entre Bonnie et Charlie son frère, le jazzy, c'est à l'avenant ! C'est un peu pour qui est qui sans être n'importe quoi pour autant. Le plus épatant restant – beaucoup plus rare aujourd'hui – le Tintenkuli (c'est comme on vous le dit) comme celui du Commandant Cousteau, un stylographe dont le vieux marin remplissait la cartouche de sépia en vrac avant d'écrire à sa Poulpe restée sur le plancher des vaches : *Moi, Rémora, toi, ma Morue à moi. Viens que je t'entacule dans mes bras !*

C'est pas le grand style ça ?

Elle actualisera les proverbes, sagesse – ou folie ? – des peuples et des nations.

Quand on veut noyer son chien, on est mordu (proverbe pit-bull). Tant va son cul à l'eau qu'à la fin il a cassé tout son cul (proverbe cruche). Après la pluie, une autre pluie (proverbe trempé jusqu'aux os). L'argent n'a pas dodo, il bosse jour et nuit (proverbe magot planqué dans le matelas). Il vaut mieux aller au boulanger pour une tarte Tatin qu'au médecin pour la poitrine de Tantine qui tousse par ses deux tétins (proverbe anti tuberculeux). Quand on parle du loup, on voit son soutien-gorge (proverbe de la même région). Il n'y a pas loin de la croupe aux grandes lèvres (proverbe observateur bien placé). Loin des yeux, près du bigleux (proverbe oculiste). L'émir ont des oreilles (proverbe arabe). Un tien vaut moins que deux tiens (proverbe mathématique logique). L'enfer est pavé Maria (proverbe très peu catholique). C'est au pied du mur du son qu'on voit l'avion (proverbe aéronautique). Son casque sent fort le hareng (proverbe motocycliste). Tell Père, telle flèche (proverbe suisse alémanique)

N.B. Ici on peut se mettre à brailler : allez manique, allez ! Allez manique, alléêz !

Elle aura quand il faudra la tête désespérée de l'emploi.

Est-ce Spleen le Jeune ou Oliver Triste (tout tristounet) qui déclarait que si les chants désespérés sont les chants les plus beaux ceux qui les interprètent affichent généralement une tête de condamné à perpète ?

C'est normal. On voit mal en effet une diva d'opéra entonner le *Va pensiero* de Nabucco ou le *Waterloo morne* Hugo sans se mettre dans la peau d'une grande Déprima Donna !

On la voit mal se fendre la poire comme un cachalot !

Et pareil pour les photos ! Sainte Mère des Affligés – un des plus beaux clichés ! – se faisant tirer le prostré en se gondolant comme une baleine, ce serait assez loupé, pas vrai ?

Par contre, Buffalo-Bile – ma foie, pourquoi pas l'écrire comme ça ? – en train de noyer son chagrin à la buvette avec le Docteur Désabuse complètement pompette, ça peut coller mais rien n'égalera jamais la Mère Découragement de Brecht en cantinière cul sec ou le Désespère Goriot d'Honoré de Prosac quand il fait pousser à Eugène de Neurasthignac – avec l'accent pâteux du Président Blues des Etats-Unis ! – son fameux cri : à nous deux, Péri ! À nous deux, cher ami !

Là, c'est parfait ! Tout est dit.

La Méthode à Mimétique a bien fonctionné !

Elle confessera son enthousiasme pour les collections de pléonasmes.

Qu'un tel marche à pied,
nage dans l'eau,
vole dans l'air, se dépêche en hâte.
monte en haut,
gèle de froid,
recule en arrière
ou descende en bas !

On s'en fout ! On s'en fout !

Qu'il répète dix ou vingt fois,
je dirais même plus ou je ne sais trop quoi,
c'est quèquette pour nous !

De même que la panacée soit universelle.
les secousses, sismiques,
les indigènes, du pays,
le monopole, exclusif
et l'orthographe correcte !

On s'en bat la belette !

Pourvu que Ponson reste du Terrail,
Poncif du Terroir,
Pontife du Vatican
et Polichinel du Tiroir !

Elle ira à Sète dire son fait à Monsieur Valéry Poppins.

Ce type ce poète de Sète, qui fait sa sieste peinarde – ou sa petite méridienne quotidienne, c'est du pareil au même ! – sur un toit, c'est déjà assez gaga comme cagnard mais nous confie-t-il, sans rire, sur un toit tranquille où des colombes marchent, là, c'est complètement fada car à part la colombe de l'Arche qui un jour retrouve le plancher des vaches, des colombes qui marchent on n'en connaît pas des masses sauf si ce sont des jobardes ou des oies blanches qui se sont laissées avoir jusqu'à l'as et dans ce cas ce n'est plus de colombes qu'il faut parler mais de dindonnes, de pigeonnes, de vraies petites connes qui se sont faites couillonner vous comprenez Monsieur Valéry Poppins qui riez sous cape du bon tour que vous leur avez joué, mais attention, Monsieur Valéry Poppins, car votre paix pourrait rapidement être troublée par dix ou vingt oiseaux baraqués costauds venus de Palavas-Les-Flots ou de l'Etang voisin de Thau ou par quelques centaines de mouettes rieuses droit sorties d'un album de Gaston Lagaffe ou de votre propre Cimetière marrant et qui viendraient vous chier sur le calot et tout vous saloper de guano frais le museau et la tête et le Teste et tout le reste de Poète !

Ah ! ce serait bien fait pour votre bobine d'esthète mais dommage pour votre ronflette toute chamboulerte !

André Velter
Lumières d'ombres

à Marie-Laure de Decker

La route n'est peut-être pas si longue
où ceux qui te saluent vont tuer et mourir.
Leurs armes ont des reflets de sable.
Le feu a déserté tous les secrets du temps.

Quel pays les nomades voudraient-ils conquérir ?
Un infini de grand vent sans retour,
une lueur de sel sur les ruines des camps,
une terre aussi vaste que le ciel ?

Les fils du désert ont le regard perdu
de qui ne sait plus quelle source chercher,
quel mystère approcher doucement nuit après nuit,
ni comment se creuse un puits avec un fusil.

Dans ce théâtre de poussière ils jouent à la guerre
parce qu'il n'est pas d'autres leurres,
parce qu'il n'y a plus que des histoires piégées,
et qu'à cette heure ce n'est plus du tout un jeu.

Les ailes des oiseaux qu'ils tendent devant leurs yeux
sont trop petites pour des rêves au long cours.
La route n'est peut-être pas si longue
où ceux qui te saluent vont tuer et mourir.

Quelle oasis dans un sourire ?
Quelle oasis dans une parade d'hommes ?
Quelle oasis dans le sillage d'une chamelle ?
Quelle oasis dans une ombre de femme ?

Le bout de la planète est la porte à côté
qui ouvre encore sur des carnages.
La jungle connaît les mêmes orages de fer et de poudre
avec en prime une vraie pluie.

Les antichambres de la guerre sont pleines d'orphelins,
de grabataires et de filles à soldats,
tout y est lassitude même la joie
même la peur même la langueur d'un abri partagé.

Espoir et désespoir sont deux couches de fard.
Le rouge qui monte aux joues pèse déjà bon poids.
On sent que le présent n'a plus rien à donner.
Le bout de la planète est la porte à côté.

Quel miroir dans l'herbe mitraillée ?
Quel miroir dans une chambre sans fenêtre ?
Quel miroir dans le miroir d'un singe ?
Quel miroir dans le fleuve sacré ?

L'eau qui passe à Bénarès
a pourtant goût d'éternité.
Elle est d'avant le décompte des âges
message aimé d'un soleil d'or.

Les fleurs léguées à la déesse
vont sans doute au hasard et sans but
mais dansent aussi sur les flots invisibles
où l'on se baigne toujours pour la première fois.

Ici les parures ne sont que des offrandes.
La beauté n'est pas à vendre.
Les corps traversent une âme immense.
Il n'y a pas à miser sur la chance.

Ailleurs dans le Nouveau Monde
le nouveau dieu qui fait la loi
ne parie plus qu'en catastrophe et à-dieu-va.
Il règne sur du papier vert et des sortes de temples.

Partout l'éphémère change de voix.
Il n'y a pas que la foi qui sauve.
L'eau qui passe à Bénarès
apourtant goût d'éternité.

Quel face-à-face dans les ténèbres ?
Quel face-à-face dans un cœur explosé ?

Quel face-à-face dans le chaos des cieux ?
Quel face-à-face dans un décor aveugle ?

Il est un chant terrible des couleurs
qui rythme les êtres en noir et blanc.
L'affrontement dit en silence
ce qui soudain ne se tait plus.

Une digue humaine marche sur l'asphalte,
sombre fureur contre arrogance blême,
et déborde de rue en rue.
Une vieille se hâte avec une fillette sur le dos.

Personne n'imagine comment habiter ensemble
la ville des autres mortels.
Pas de sauf-conduit un peu de sauve-qui-peut.
Il est un chant terrible des couleurs.

Quel amour dans un bus qui s'éloigne ?
Quel amour dans une mémoire piégée ?
Quel amour dans des larmes anonymes ?
Quel amour dans un coup d'œil en coin ?

Les visages portent lourd et beau
et le destin sur la peau.
Ils partent comme en reconnaissance
d'une épreuve où se reconnaître.

Alors ils sont là sans y être
à peine à côté du masque
pour un instant où la trace
finit par léguer ses preuves.

On dirait qu'ils ne s'ignorent pas
même si plus ou moins de nuage
plus ou moins de songe ou de cendre
les dispense de trop paraître.

Les inconnus qui les contemple
fouillent dans leurs souvenirs :
cette bouche ces rides ce front et ces cheveux
vont-ils mettre un nom sur la langue ?

Du jour filtre entre les rideaux
pour éclairer ce qui s'efface.
Les visages portent lourd et beau
et le destin sur la peau.

Quelle promesse dans un signe hors du cadre ?
Quelle promesse dans une caresse au loin ?
Quelle promesse dans un éclair qui dure ?
Quelle promesse dans une image ?

Tu vis pour voir
et tu y laisses de l'illusion
et tu y gagnes de l'innocence
et tu y perds ce qui te pèse.

Les mains autour du vide,
impair passe et saisit,
dans le déclic de ton poker-vertige
tu vis pour voir.

Ainsi ne reste-t-il qu'une pierre
en harmonie avec l'oubli.
Elle éveille sans un mot
in extremis la pure lumière.

Geneviève Huttin
La maison qui marche

Nous étions parties chercher toutes les deux
la maison qui aurait été celle de ma mère

Petite, minuscule
dans les vignes sèches, les racines étiolées de mon Loiret natal, ma mère n'y
était plus pour nous attendre.

J'ai fait le rêve de celle que j'étais, que je serai
pour toi
si rien ne m'arrête

Qui me libérera
d'être une maison qui marche ?

Quand le train passe au fond du jardin
l'air qui remue le cerisier ne fait pas tomber l'échelle

La Liberté, c'est ma mère, la petite patrie que j'ai dans la tête.

J'aime un Loup, c'est mon père, ses joues sentent la limaille de fer.

Lune de Mars

Grande bulle blanche, levée en plein jour
roulant de par les cieux, comme si la poussait

un doigt,

au-dessus de l'Avenue du Maine
Tu mesures le temps qui s'est mis entre moi et moi

quand je touchais d'un doigt incertain
une boule de papier japonaise, rue Deparcieux

Et ma vie de garçon avec des garçons m'apparaît au bout de ce temps
intérieur qui a tourné sur son axe.

J'ai compris
tu me rappelles quelqu'un

Quand venait visiter dans la Maison de Mars.

Celle -qui -voulait -n'être -que -tendresse,
Celle qui ne savait d'être au monde
Que de pure hostilité, pur combat, fille de Mars, de la Guerre.

Tu parais avoir agrandi ton espace en creusant tes cratères,
A ta circonférence je mesure le temps mis à ne pas me voir

toi

Pourquoi à la guerrière se fermèrent les miroirs,
Se condamnèrent les portes, séchèrent les écritures.

Tel un nuage percé, corrodé de cratères

Tandis qu'une pensée toujours à venir, toujours **pas- pas là**
pivote la feuille blanche enroulée au Destin

Tu lis sans moi la parabole d'un homme -honnête- père-qu'on-nous-vola.
Tu t'interposes, effaçant ton image,

Tu t'en vas
avec la pensée

Qui nous mit hors de la maison du père ?

Tu voulais y penser

Tu voulais expliquer *un geste que rien ne peut expliquer*

Quand je n'y pensais plus, de longtemps

Avais décidé qu'au jardin de mon père

Je n'irais plus cueillir la rose

tant de fantômes au jugement de l'histoire

et le vieux Montargis !

où je lui montrai à quinze ans, l'oubli à quoi se réduisit notre enfance

Oubli de lui. C'était caché, un vieil escalier Renaissance, un secret.

Comme si son image était là.

Sa véritable image.

Lorrain dans le Loiret

au jardin de la France.

Lui-même, ses actes parlaient pour lui

Lui fort peu. N'y croyait pas aux mots.

Comme si les mots le menaçaient.

et laissant son image aux mains des malhonnêtes.

me - nous mit hors.

De sa maison, dont s'éjecta, en prenant l'escalier

Se rejoignit, dans sa pensée.

Les mythomanes s'enfuirent comme au lever du jour

je passai le pont, ils me poursuivirent.

Quand ils coassent, aux lisières de ma pensée, j'ai peur

je me dissous

tu restas seule.

Comme un enfant assis, à dessiner sur le sable

Seule comme Antigone.

Comme si tous, nous te l'avions pris.

Père soustrait, de par son image dont la fausseté.
nous prit la maison et nous priva de Père, nous prit jusqu'à nos ancêtres.

Je partis vers Paris.
Tu partis, retenant la pensée.

« Sa décision lui appartient ».

« Quand on ne veut pas se soumettre aux fatalités de l'histoire, on peut ».
(André Malraux).

Et si sa décision lui appartient, son histoire aussi. Et la nôtre...

Interposée toi

Tu es digne du nom sous lequel t'invoqua Goethe
« image en deuil de la tendresse »*

Image de l'image.

Comme je voudrais maintenant que tu te sentes regardée
Aller mettre ma joue contre la tienne,

Pouvoir venir en ta maison
Laitéuse,
Inspirée
Sans poids
Dans le ciel bleu de Mars.

Geneviève Huttin
Avec des mots de Marie-Thérèse Huttin, mars 2003.

* J.W. Goethe. Invocation à la lune.

Jalel El Gharbi

Poèmes

Un soir

*Je me suis perdu dans ses ruelles
Et tu passais près des couleurs fruitières*

Voici les cerises

Voici la pomme

J'ai heurté un passant

Un mulétier m'a crié gare

J'ai failli tomber sous les sabots sonores

Je t'ai suivie

J'ai pensé

À qui connut les soleils de Konya,

Les neiges d'Ispahan

Et le chemin de Damas qui mène ailleurs

Je t'ai suivi buvant à la cascade

De ta chevelure

Mes yeux escaladaient ton corps

Callipyge

Me suis agrippé à la chute des reins

Comme ce chant d'un soir de demi-brume

Je savais le leurre de l'amour

*Et à l'ombre d'un figuier-arbre-de-l'indiscipline-répulsion-à-l'alignement-arbre-de-
l'ingéniosité-ai-pousse-sur-les-murs-la-cime-à-l'envers-qui-voyage-dans-la-fiente
Je-suis-de-cet-arbre-et-je-n'aime-pas-les-oliviers*

Et à l'ombre d'un figuier qui revient au poème

Tu étais autre

Que toutes les déconvenues de l'amour

Je leur ai dit

Avez-vous vu ma bien aimée

Je leur ai dit

Je n'aime pas votre ici

Le sens du bonheur du côté du nord est

Montagne de mon chagrin

(Si près de mon oreille siffla la première pierre)

Donnez-moi de ce vin que je reprenne force

Mettez-moi sur la route d'Isola del Liri

Près des jardins

Où se chantaient le soir canta donna et moi je n'étais rien

Redonnez-moi de ce vin qui verdit les routes

Nomade

Qui fuit les villes salines

Et qui pleure devant les frontières

Je suis d'un no man's land qui va

Du pôle au pôle

Donnez-moi tous les passeports

Inamorarsi disais-tu

se mettre en amour pour atteindre le chemin

Il n'est d'amour que pour le chemin

Et j'aime quand je suis épris

Quand les routes me prennent

Redonnez-moi de ce vin qui me parle d'elle

J'ai vu comme un château sur une route enneigée

Et au loin

Continuels corbeaux criards

Et j'ai encore ce goût de mirabelle

Poète et universitaire tunisien

Virginie Lalucq

Index

nous

(de) nouveau

nu

(s') enivrer

ensemble

ensevelir

ne-pas

ne-rien

neiger

{ice-berg

ici

igname}

casser

ce celui-ci

ce celui-là -- banquise baptême --

cœur

combien

comme

comparatif

quel

quelque chose

qui

racine

long

lorsque

lui, il, elle, la

lune

pagaie,

papillon

parce que

(au) revoir

rhinocéros

éclair écorce

également éléphant

oui
ours blanc
ours brun

pourquoi
pousser
pouvoir
prendre

le, la, les
léger
légume

nombril
non
nourriture

lorsque
loup
lourd

vous
voyager
vulve

seul
si
siège ?

semaine
semblable
semer
sueur
sur

table

bon
bonjour
bonsoir
bonté bouche

amer ami

main
maintenant
entendre
entrer

cul
dans
datte

là-bas
labourer
lac

épine épouse

moi, je, me
moins
pique

plaine
plein de
pour

dérober
descendre
dieu

sternum
sucré

à
abeille
abricotier

toi, tu
tombe

avec
aveugle

fauve*
femme

peu
phoque

nous
(de) nouveau
nu

* Voir animal sauvage

Jérôme Mauche

Eminönü vers Beyoglu (Extraits)

Ont eu le choix de l'itinéraire un bloc de noirceur sur un bosquet, la corne d'un animal qui fait oiseau remue son aile.

Quatre dimensions égales se répartissent le parc ainsi publicitaire jusqu'à ce que la grisaille laisse écouler, c'est un dormeur qui s'éveille le matin sur les marches le haut-parleur en éteignant à chaque coup d'envoi, c'est raté. L'épingle retient la police dans les cheveux et les chaussures se lacent en marchant pour gagner du temps passé. Le soleil depuis le porte-monnaie illumine la somme en-deçà d'un seuil de déplaisir assez peu comparable à la houle ferrailée par la ligne de flottaison marémotrice, elle use de l'énergie que les petits poissons déchargent dans la mer, un angle de navigation imaginée par les circonstances et depuis dans la pierre, technique rudimentaire et inusitée, le bloc effectue nombre de recherches en foret de sédimentations pour évaluer sa course à venir à chaque fois fond de l'eau coulant son dériveur comme un bout de bois insufflé, par contre très utile pour les pêcheurs qui leur tournent alors dans les bateaux, les cétacés ayant la nostalgie de l'origine argileuse viennent à mourir dans les filets tendus réparés avec soin quand d'un coup de guerre arrachée plusieurs mailles craquent les emprisonnent encore.

Une fontaine, c'est-à-dire un robinet comme un bâtiment de commerce possède une infrastructure en cas de débilité profonde handicapante longue maladie croise les doigts, serre les boulons, accuse les yeux noirs de posséder entre les sourcils une malédiction, tourne un cou, lève les bras en signe d'admiration et après d'autres simagrées un mince filet entre les lèvres jaillit dans une langue hélas inconnue. C'est alors qu'on a négocié le prix et le stop ou le spot où un feu de brasero entre les branches près du sable est entretenu en jetant un lierre discrètement arraché, sa fleur délicate entre les roches fleurit après te printemps, a été filmé, conserve sa propre trace, a génétiquement eu la chance d'être en fin de course, grain moins fourchu : des isotopes.

5 étages dépassent de la tourelle pente en rouge puis en bleu, successivement jusqu'à définir la couleur la plus financière qui attire l'investissement, rêveuse chaque année de dividendes plus estimables, envoie des hauts de fleur du promontoire sur le glouton, enferme le jardin qui a hurlé odoriférant l'époque. De la manière sourit à cette latitude.

La réception, la fête d'anniversaire, le roi qui est possédé dans la main fuient leur patrie n'ayant pour but que d'échapper au noviciat social, cas figurant une eau plus verte, deux étages et quelques mouettes au vol. La brume fumigène des mosaïques plus contemporaines sur un parquet flottant et le thé qui revigore contre un pneu usent en moins d'une génération le hublot. Il avait été question de le refabriquer, mais des coûts au travers de verres colorés de lunettes elles-mêmes de vue furent trop élevés pour une production qui ne dépasse jamais le stade du prototype.

Copiés dans le feuillage, une volière, un immeuble, un plan, des volets considérés comme clos, un million sont des chaises longues au-dessous d'une lanterne travaillée que le vent remue toute la nuit et les deux drapeaux de format et vocations contrariés s'embrasent jusqu'à la paix des braves : un traité de navigation dont les clauses stipulent plus une chaussette, un linge essoré accroché pendant complique l'accès aux fenêtres et ces quelques gouttes malencontreuses quand les édiles constatent le respect préalable, laisse le visa périmé devant sa porte entrouverte, le paillason secoué, la poussière interminable à repérer.

Je travaille au gros plan d'un sac de voyage dont la poche arrière conçue pour contenir un appareil photo, au pire, une pile a été transformée et une paire de gants tricotés dans le caniveau aboutit

entraînée plus bas que le trait d'ordures. La main, il est vrai, est sur le projet et des planches par terre laissent à une jambe une courte distance pour s'agiter entre les définitions du mot fléché, un pan de tissu gris et l'indispensable bandoulière qui est imprimée d'inscriptions en laissant gauche droite debout. Le long d'un mur en dépit de la circulation et à coup de réguliers hélas car ta caravane passe, c'est la verrière qui supporte une architecture détestable dont le remblai a été empilé de tessons, strates et découpages ultérieurs faisant de plusieurs siècles un véritable coup de pied contre le commode de rage quasi herméneutique. On travaille donc sur l'habitable qui parle, reproduit, photocopie, ausculte et rit en même temps aux boues bloquées dont on voudrait que le circuit touristique dans le cerveau aille vite à l'essentiel, au grand immeuble, à la tour infernale sans fin qui se construit en regardant, te voyant.

Une gerbe est dans la roche, une goutte est absorbable dans la toile qui rétrécit et le cheval en feu, le héros devenu bateau national, notoire méchanceté d'un miroir rond qui droit dans le mur s'incruste, la terre est continentale par presque îles ici, vu un couple d'amis vint surgir à cet endroit un serpent qu'un bout de bois maigre éloigne, deux volets perpendiculaires dans le toit, un arbrisseau mauve abri-bus, le snack que le raccourci évite ainsi.

Venue acheter un enfant qu'elle porte sur son dos en le dépensant grappille une ronce mûre. Un dialogue inter-racial, une conviction, un chèvrefeuille comme un chemin troué de verdure assassine sa propre succession, venus converser en fait. L'interdétermination entre les dates, le remploi de certaines pierres les plus communes, la récolte de petits points célestes qui sont collés et assurent le ciment jusqu'à la base de la colline qui est un pylône, la barque, la maison et le chien adorable et de nombreux autres services furent exilés. Le déclin de la ville commença avec ses remparts qu'une brèche répare d'un beau métrage de tissu aux couleurs un peu striées ratées, idéal pour découper aux épaules une parka chaude. Elle se laisse pousser la barbe pour passer inaperçue durant plusieurs siècles entre les hommes qui travaillent, accroupis en meurtrissant des cuisses. Au bout d'un cycle de réparation, il fallut que ses compagnes aient la vue basse pour ne pas remarquer combien les draps saignaient. Au repassage elle fit des prodiges, son efficacité donna lieu sur la place à une commémoration, à un bocal son nom reste attaché, en prenant le métro puis le bus après trois heures de circulation elle se jeta sous les roues ouvertes d'un camion. Le métal léger remporta vers le ciel mais un nuage contre-carra son endormissement. Un rocher peut signaler entre les passions mortes celle susceptible de réparer à condition qu'il s'agisse d'autre chose. On lui coiffé les cheveux, une délégation ministérielle visita sa tombe. Au carrefour son souvenir est efficace en traversant la rue, prier, ouvrir l'œil. Le coefficient du chant tient compte alors de la pollution moyenne atmosphérique. On salue des mains, reprit dans le plat commun une bonne portion. L'ablution se pratique à plusieurs robinets à condition en partant de les refermer avec amour. Une fine bande plutôt textile déchiffrée avec les doigts raconte la même histoire d'un autre point de vue en vente libre.

Petits métiers recto-verso fonctionnent dans les deux sens, possèdent plusieurs sexes, amphibiques qui pour la chimiothérapie fait des prodiges.

L'animal eut peur de l'enfant parce que le morceau de pain qu'il lui tendait était trop gros. Son contact glacé explique le retard que prit l'action. S'asseyant pour ne pas gêner la prière, une phase d'adaptation réciproque, le regard photographique, une couverture journalistique sauve avec bateau de secours l'accident couru d'avance mais la manoeuvre enfantine fit de petits morceaux de sucre dans la soucoupe, le long de la cuillère, verse à la dissolution dans le thé et bouche au terme d'années d'existence jusqu'à la cataracte de la bête joueuse sinon de squash en d'autres temps. Ainsi se caresse la peau curieusement récupérée puis le tunnel que tes organisateurs de la soirée avaient fait creuser dans plusieurs collines successives là aussi pour que les quartiers excentrés de la ville rarement plus accessibles jusqu'à minuit du moins, bloquent dans le cristal de la montagne qu'on eut bien du mal à avaler après le dîner des

malheureux venus s'amuser qui y périrent n'endeuillent que le lendemain de fête lorsque les convives déjà perclus se remettaient en escaladant la catastrophe naturelle laquelle laisse pantois, creuse l'appétit, exerce sa séduction.

Au carrefour exceptionnel, à la statue de la masse de toutes petites voitures dans un del bleu, la cible était en tout cas frappée quand 1789 apparut de nouveau bouleversant les efforts plus modestes d'organisation sanitaire, fluviale, voire économique à leur façon de parler enjambant la rivière, acculant d'autres voies à la noyade et jusqu'au coupe-ongle, au dé à coudre, au ciseau qui repose sur une controverse heureusement anonyme, n'en ressuscite pas moins les morts sans doute les a-t-on recousu. La prairie n'en fut pas moins déstituée de sa fonction spécifique d'emplacement à la hauteur, une heure par jour la croix blanche inscrit l'occupation favorite accessoirement la profession, à l'endroit probable de l'impact, un étalage de billets de banque sur une console vidéo joue gros, c'est décoratif, c'est lumineux, c'est beau. S'espacent dans la rue par des arbres et entouré de briques qui laissent respirer la terre quand le trottoir est protégé des piétons par les barrières de travaux publics, en remacadamisant la route on découvre des couches d'ohguents successifs

qui entreposent une petite phrase rieuse dans l'oreille et sur la cassette Jusqu'à replay en sens inverse sans réclamer un bouquet de fleurs confites dans le sucre. La rue est à base de singe, la veste possède un col protecteur, l'écharpe pendue attachée à son clou, 3 fillettes c'est aussi grâce au jus de fruit délayé de soda pétillant d'une marque différente dans un verre d'eau.

Concomitant à la poubelle par l'escalier finit le polyptyque de la main un os qu'il a fallu sculpté et recycle entre autres son contenu se disperse avec le bruit précipité de cette belle hauteur de la rue en pente descendant qu'ajoute jeté dessus un tapis au motif un peu répétitif chante.

Il fit venir depuis le rivage une rampe de lancement dont chaque plateau devait être disqualifié et pour supplice ne se passe rien dans la main avance et plus ravissante choisit. Dans l'embrasure de la porte bien des passants furent alléchés mais le seuil jonché de difficultés aussi, beaucoup d'élus peu de place jusqu'à la plaque en fonte qui désignait comme bouche d'égout dont une canalisation condamnée déjà, on détourna le flux des eaux et il pleut durant plusieurs jours jusqu'à l'affiche de cinéma qui évoque une séparation dont les corps respectifs en ombre chinoise laissent apparaître leur origine sexuelle et ethnique.

Ce furent des travaux pendant quinze ans et après l'événement inaugural, un char troué par le milieu accueillit d'autres individualités et de bonnes affaires, ainsi s'achève se dédoublant à chaque fois la légende du saint homme un habile négociateur de contrats en diverses branches de maisons qui vise par delà la terrasse blanche.

Un pouce effleure le contact du trou de la serrure refermée et le véhicule en mémoire des jours hivernaux en revers du calendrier annonce les nuitées de soleil supplémentaires tandis que le sac à dos sur le chariot inquiète le voyageur, il a souscrit telle assurance aussi que ses yeux entrouverts en déposant un grand arbre près de lui selon que le bûcheron le coupe ou le débite sous le hangar devenu palissades en jetant à la mer une pièce de monnaie qui se recouvre à cette vue de sang : l'explication.

Un éclat tirant un peu l'écharpe couleur du bonnet chaque mèche de cheveux malgré le vent signifie par rapport au sous-tirage, le souffle s'est donc levé, la mer est en cours d'agitation, la berge se soustrait mouvante à ce jeu d'autorisations et bien des continuités territoriales s'inscrivent, ainsi mascaret tricote-t-il le temps qu'on les rince chaque chevelure autour du front et une couleur pourpre malpropre provient d'ailleurs du coin de l'œil qui épanche un peu maladroitement beaucoup de linge.

Humberto Ak'abal
Elisabeth Bishop
Christophe Chemin

F. Van Dixhoorn
Elisabeth Jäcquet
M² Henri Lefebvre
Frank O'Hara
Andrea Raos
Gertrude Stein

Eric Suchère
Gozô Yoshimasu

2003 / n° 22



Actualités · Chroniques · Notes · Lectures

Henri Deluy

Liliane Giraudon

Michel Plon

Claude Adelen

Jean-Pierre Balpe

Nadine Agostini

Christophe Marchand-Kiss

Catherine Weinzaepflen

Jean-Pierre Bobillot

Didier Garcia

Yves Boudier

Jeanpyer Poëls

Anne Malaprade

Yvan Mignot

Hervé Martin

Jean-Charles Depaule

Éric Houser

Anne Luthaud

Frédérique Guétat-Liviani

Alain Frontier



Je n'oublie pas. Je n'oublie rien. De ce qui, dans tous les sens, prolonge le passé. Dans ce qui reste à venir. L'Histoire n'en finit pas. Ne pas céder. Dire non. Aux faux procès. Aux lents étouffements. Aux condamnations. Aux exécutions. À ce quotidien qui s'échappe, ici, des mots. Non. C'est tout. H.D.

« L'un siffle, l'autre miaule, un autre encore
Pleurniche ; seul, il exige, seul, il décrète »

Ossip Mandelstam (à propos de Staline, 1933)

Haroldo de Campos rêvait d'un « *poétariat international* ». Tout travail sur le langage est un travail concernant un bien commun. Écrire de la poésie n'est pas ajouter à un supplément culturel.

Écrire est un acte. Publier le prolonge.

Les éditions *Al Dante*, en se donnant les moyens de sortir en mai 2003 une version bilingue de *Mandat de perquisition* du poète cubain Raúl Rivero ont introduit dans leur catalogue un objet dont le spectre opère un bref rappel sur l'acte d'écrire et de publier. Cette entreprise, à l'instant où je la découvre, a pour moi et dans le champ éditorial actuel une valeur exemplaire.

Rappelons les faits : le 18 mars 2003, Raúl Rivero a été arrêté à son domicile à La Havane par des agents de la Sécurité de l'État. À la suite d'un procès et sans la moindre garantie légale, il a été condamné à vingt ans de prison. Motif officiel : « *Actes contre l'indépendance ou l'intégralité territoriale de l'État* ». En réalité, il a été jugé, en même temps que des dizaines d'autres dissidents, pour simple délit d'opinion contre le régime de Fidel Castro.

Né en 1945 dans la province de Camagüey, Raúl Rivero, après avoir, dans un premier temps, adhéré aux principes révolutionnaires et travaillé au sein de l'agence officielle *Prensa Latina* avait rompu avec le régime en signant en 1991 « *La Lettre des Dix* » réclamant le rétablissement des libertés démocratiques à Cuba. Parmi les signataires figuraient également la poète Maria Elena Cruz Varela qui, après deux ans de prison, a été réduite à l'exil comme beaucoup d'autres. Ayant choisi de rester, Raúl Rivero avait fondé l'agence Cuba Press en 1995 puis en 2000 tenté de mettre sur pied une « *Société des Journalistes Indépendants* ».

Ironie féroce, *Mandat de perquisition* ne se limita pas à sa fonction de titre d'un poème de circonstance. Il enclencha le processus d'enfermement d'un homme libre. Sa réduction au silence.

*Huit policiers
chez moi
avec mandat de perquisition
une opération sans bavures
une victoire pleine et entière
de l'avant-garde du prolétariat
qui a confisqué ma machine à écrire Consul
cent quarante-deux pages blanches
et des bouts de papier tristes et personnels
c'est le souvenir de plus périssable
de cet été là.*

Devenu titre d'un livre aujourd'hui en circulation grâce aux éditions Al Dante, il poursuit le travail de résistance de Raúl Rivero et lui donne un sens. On peut également lire dans cette perspective l'anthologie de Carlos A. Aguilera « *Memorias de la clase muerta, poesia cubana, 1988-2001* », publié à Mexico par « *Editorial Algas* ».

Liliane Giraudon
Juin 2003

Michel Plon

LIBRES ASSOCIATIONS

RÉGINE ROBIN, RENÉ MAJOR, GIORGIO AGAMBEN

La mémoire saturée, Stock

La démocratie en cruauté, Galilée

Etat d'exception, Seuil

Commentant une réponse de Kant à un périodique allemand qui l'interrogeait sur la nature de cet événement dont on allait jusqu'à se demander s'il en était même un, les *Lumières*, l'*Aufklärung*, Michel Foucault – Marcela Iacub, dont il fut ici question (cf. A.P n° 170) cite ce commentaire dans son livre, à lire, *Le crime était presque sexuel* (éditions EPEL) – y discerne « la question du présent, la question de l'actualité : qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Qu'est-ce qui se passe maintenant ? Et qu'est-ce que c'est que ce "maintenant" à l'intérieur duquel nous sommes les uns et les autres ; et qui définit le moment où j'écris ? » (vous trouverez cela dans le volume IV des *Dits et écrits*, textes n° 339 et 351).

Que se passe-t-il sous nos yeux que nous ne voyons pas, que nous vivons sans le savoir, que nous ressentons parfois, sentiment de malaise, d'abandon, de détresse même – l'*Hilflosigkeit*, terme dont Freud fit usage pour parler du trauma originaire – inscrit dans l'ordre de l'indicible ? Le fantasme de la simultanéité absolue est tenace qui alimente notre illusion de pouvoir comprendre dans l'instant de son déroulement le moment actuel comme pour mieux nous en protéger, comme pour échapper aux déconvenues dont, confusément, nous le savons porteur.

Sans doute n'avons-nous pas compris grand chose à l'époque et aujourd'hui encore, de ce qui advint en France et ailleurs en 1968 et encore moins, je parle là des lignes de fond et non pas de l'écume des vagues, à cette rupture, changement d'ère (d'air aussi bien) qui intervint à l'automne 1989. La lecture du beau livre que Régine Robin, amplifiant là une démarche précédemment circonscrite à Berlin dont elle faisait alors un véritable laboratoire, consacre à cette mémoire – ces mémoires, multiples, entrecroisées et contradictoires, tour à tour rebelles et manipulées – qu'elle qualifie de saturée, parce qu'à commémorer, statufier, amnistier, sanctifier, voire fétichiser le passé il n'est pas certain qu'en plus d'un cas on n'en vienne pas à l'oublier pour mieux occulter les transformations présentes, cette lecture nous fait saisir non sans angoisse, nostalgie ou même mélancolie, comment des vies, les nôtres, celles d'une ou deux générations ont pu être prises dans un maelström à même de les fondre dans une sorte d'errance illisible.

Les exemples abondent à même d'illustrer ce constat mais il en est un au moins, carrefour ou prisme où viennent se rencontrer, se croiser les trois livres évoqués en tête de ces lignes, trois livres à inscrire dans ce questionnement foucauldien sur le sens de notre présent.

Ainsi de ce terme de démocratie qui ne cesse de faire retour comme pour mieux obscurcir ce qu'il désigne et le processus qui y conduisit, celui d'une conquête. Régine Robin parle à son endroit d'un processus de délégitimation qui commence de se manifester autour de 1968 pour apparaître ensuite, 1989 parachevant le processus, comme intrinsèquement lié à l'économie libérale, au *marché*. René Major dans son plus récent essai, jalon d'un parcours largement consacré à nouer les fils de la pensée freudienne – lacanienne aussi bien – à ceux de la démarche derridienne, nous fait entendre qu'au terme de la dernière en date de ces étapes dégradantes, celle des élections d'avril 2002 en France – mais le pouvoir berlusconien et l'Italie qui lui donna son assise ne sauraient nous consoler – c'est la politique, au-delà de sa forme démocratique, qui est atteinte : « Les urnes du 21 avril, écrit René Major, se firent funéraires pour le politique en recueillant le verdict que le plus important parti en France était devenu celui des abstentionnistes ».

La France, l'Europe ne constituent pas une exception pour ce qui est du recours à la pharmacopée sécuritaire en vue d'anesthésier toute forme de politique, c'est-

à-dire toute action humaine collective échappant à une quelconque perspective de programmation. S'il est bien un livre, une réflexion à même de nous pousser à réfléchir à notre aujourd'hui, à l'écouter et à se défier des mirages de la virtualité chers à Baudrillard, c'est assurément le plus récent de Giorgio Agamben, tout entier consacré au développement, historique et théorique de cette notion d'*État d'exception* dont le philosophe nous avait donné un premier aperçu dans un article du *Monde* auquel il avait été fait référence ici même (cf. *A.P.* n° 171). Au travers de cette étude érudite – il y manque curieusement, et pas seulement par coquetterie mais parce qu'à la lecture cela paraîtrait devoir s'être imposé, une référence à Freud, s'agissant notamment du rapport de la violence et du droit, mais aussi à Lacan et à sa structure du ruban de *Moebius* qu'appellerait cette phrase par laquelle Agamben récapitule ce qu'il en est de la tentative de Carl Schmitt pour justifier juridiquement de cet *état d'exception* : « Être en dehors tout en appartenant telle est la structure topologique de l'état d'exception » – Agamben établit cette caractéristique contemporaine qui n'est pas loin de constituer l'aboutissement de ce que des siècles de souveraineté absolutiste n'étaient pas parvenus à atteindre, à savoir la mise en forme, mise en place d'un *État d'exception permanent* qui tend à devenir la pratique par excellence des États contemporaines, « y compris, et l'insistance est ici plus qu'essentielle, de ceux que l'on appelle démocratiques ». L'opposition, dont Agamben cisèle avec rigueur les contours, entre Schmitt et Benjamin, le premier s'ingéniant à inscrire, en juriste avéré, la violence qu'elle quelle soit dans l'ordre juridique, lorsque le second, philosophe et écrivain dont on sait comment il marqua de sa mort son rejet viscéral du nazisme, veut assurer à cette même violence un espace existentiel hors du droit, l'opposition toujours mouvante, inscrite au cœur de toute figure de souveraineté entre *l'anomos*, l'inorganisé, l'anarchique mais aussi le spontané et le *nomos*, l'organisé, le régulé, ce sont là deux polarités dont l'entrecroisement permanent, bien loin de faire place à quelque explication culturelle, manifeste le caractère structurel mais aussi, et Agamben use du terme, pulsionnel. Qu'il soit possible, non de traduire mais d'enrichir cette analyse incontournable en y apportant quelque éclairage fondé sur l'ultime topique freudienne du système pulsionnel, c'est bien là ce qui rend cette lecture plus que stimulante, dynamisante, à même de ne pas nous satisfaire de cette éclipse de la politique à laquelle le philosophe italien est bien loin de se résoudre.

Un dernier mot, un hommage plus qu'affectueux qui eut dû figurer dans la chronique précédente : Jean-Paul Monferran (1) eut aimé ces livres là ; ils ont perdu un lecteur en janvier dernier, cela demeure inadmissible.

(1) Jean-Paul Monferran était chroniqueur à L'Humanité.

Dominique Buisset : D'estoc & d'intaille

L'épigramme : Essais de lecture et d'Anthologie
(*Les Belles Lettres, Architecture du verbe*)

*Buisset ton livre est-il buisson
Ardent d'érudition,
Buisson d'épine ? je me pique
Les doigts au trimètre choriambique
A l'hexamètre dactylique
Mais la fleur inverse y foisonne on la cueille.*

Voici un livre comme il ne s'en fait plus. Vous aurez du mal à le caser dans vos bibliothèques, à cause de sa taille, à le lire au lit à cause de son poids : c'est près de 500 pages grand format. Il faudrait un lutrin pour un tel livre. Quoi ! direz-vous, un si gros volume pour un genre si petit. Car comme le dit Kyrillos I^{er} siècle ap. J.-C. (Couronne de Philippe).

*« La parfaite épigramme est le distique
Au troisième vers, tu es dans l'épique »*

L'épigramme qu'est-ce que c'est ? Avec l'humour acéré qui le caractérise, D. Buisset nous donne en quatrième de couverture une « Petite épigrammologie négative » : *« L'épigramme n'est pas une forme (ça commence bien !). L'épigramme n'est peut-être pas un genre. Épigramme est d'ailleurs, d'un genre incertain. L'épigramme n'est pas longue. L'épigramme n'est pas l'épopée. L'épigramme n'est pas le roman. L'épigramme n'est point en prose. Pointe en vers, elle n'est pas nécessairement piquante. Piquante, elle n'est pas nécessairement blessante. L'épigramme a le goût de la variété. Elle a le goût de la variation. L'épigramme n'est pas courte, elle est brève &t. »*

Il travaille à ce livre depuis de longues années. C'est une véritable somme d'érudition. Laissez-vous farcir la tête d'explications techniques concernant la métrique des anciens, laissez-vous accabler de notes et remarques savantes, laissez-vous prendre par la main pour feuilleter, en ouverture, des livres anciens, de Gueneau de Montbeillard, à Guillaume Colletet qui dans son traité de l'épigramme se réfère non à Scaliger, mais à Thomas Sébillet. Savourez l'anecdote de la Soupe à la grecque de Racan, lisez encore l'ADVIS AV LECTEUR sur les Épigrammes, de Marie de Gournay. Vous apprendrez au passage, ne vous en doutiez vous pas ? que « même du fond des bibliothèques, on s'injurierait à propos du style de Cicéron » (vers 1498). Notre auteur pince sans rire d'ajouter : « Il ne faut pas trop se hâter d'en rire : derrière les questions de rhétorique, les enjeux idéologiques n'étaient pas moindres que de nos jours... ». Un peu plus loin, on

vous rafraîchira les idées sur l'éternelle querelle des anciens et des modernes, à propos de Catulle déjà, accusé d'écrire dans une langue ancienne. Sur des pensées nouveaux faisons des vers anciens, ou si c'est l'inverse je m'y perds. Et voilà qui rappelle, dit notre ami, « furieusement les réflexions approfondies de quelques-uns de nos contemporains s'acharnant à nous rappeler que *nous vivons une époque moderne*. » Et « Qu'est-ce à dire ? sinon qu'il vaut mieux cultiver les "beautés d'idées", car les beautés de langue passent (...). C'est faire, après – et avant – tant d'autres, comme si la poésie n'avait, – au fond ? – rien à faire avec la forme. Etc. ».

Adonc, qu'est-ce enfin que l'épigramme ? Vous aurez 400 pages pour vous faire une idée. Sachant toutefois que « L'épigramme s'engendre à la pointe du ciseau, mais celui-ci doit écrire avec prudence et minutie : un mot de travers, et la pierre est perdue. ». L'épigramme, nous dit encore D. Buisset, « par son origine et sa nature est sœur d'un autre objet, gravé lui aussi – aujourd'hui disparu – *l'intaille*. Il fallait une pierre dure, pour y graver une marque, une image unique et belle, défiant la contrefaçon. Ce n'était pas un bijou gratuit, mais un cachet. Imprimé dans la terre cuite ou dans la cire, à l'instar de l'épigramme selon Scaliger, *il donnait simplement à voir une chose ou une personne* ». Vous verrez aussi qu'à l'instar du sonnet, sans doute la forme poétique la plus tenace, l'épigramme a (elle ou lui ?) la vie dure puisque cette anthologie couvre une période quasi géologique de la poésie, qui va d'Homère à des poètes contemporains de langue française aussi divers que (), et qu'une huitième qui s'intitule « Coups d'œil par-dessus la haies dans les jardins voisins, nous fait découvrir des épigrammes de Karl Marx. Je ne résiste pas au plaisir de citer :

*« La "belle âme" on pourrait s'en servir
À condition de l'habiller en bonne sœur portant lunettes
"Ce que Dieu fait est bien fait"
Doit ajouter le poète, le vrai »*

On trouvera des épigrammes en arabe, des épigrammes signées des plus grands poètes du XX^e siècle de Maïakovski, à Cavafy, à Ritsos, à Borges, à Paz, j'en passe et des meilleurs, comment ne pas en passer dans un tel « *buissonnement* » ? On trouvera même trois poèmes « maltais » recueillis par « un voyageur français (1791) » !

De J. Grosjean, au générateur automatique d'épigrammes de J.-P. Balpe, de nombreux poètes contemporains de langue française, jouant plus ou moins le jeu de la forme, ont apporté leur contribution à cette somme inattendue : variations sur l'épigramme, pastiche philologique, intaille, épigramme amoureuse etc.

Ce livre, nous donne à voir, à travers des centaines d'images gravées, ou d'intailles, l'image d'une forme protéiforme. Oserai-je dire que son auteur, Dominique Buisset est un poète, qui a su recréer à travers les traductions, des beautés anciennes, et nous donner ainsi à lire « *avec plaisir les épigrammes embellies de pensées ingénieuses* : des pointes, tandis que l'on n'entend plus la langue de Marot – ni la métrique de Catulle ». Et au-delà du simple intérêt de curiosité pour un « genre » qui n'en est pas un et qu'on voit même fleurir dans

le métropolitain, il nous donne à cueillir des fleurs blanches sous les épines de l'érudition. Et l'on a bien alors le sentiment que « La visée, par la brièveté, n'est autre que l'abolition de la limite, la quête de l'absolue propriété – du langage s'entend –, de l'adéquation la plus serrée de l'esprit et de son objet, dans l'extension la plus réduite du discours... – au point même si possible, d'échapper à celui-ci dans son abolition, par la fusion de l'origine et de la fin (...) à sa manière, l'épigramme aussi est à la poursuite de la vérité ». Définition qui transcende un genre (incertain) et que j'entends quant à moi comme une définition de toute poésie véritable.

Ayant achevé la lecture de ce livre, on pourra toujours revenir, pour y méditer sur cette leçon de Martial :

*« Des épigrammes que voici
L'une est médiocre, l'autre est bonne,
Beaucoup ne valent rien ; mais qu'on ne s'en étonne :
Tous les livres se font ainsi. »*

Liliane Giraudon

Inter-view 3

La grammaire en forêt, Josée Lapeyrère, Farrago

Côté des savoirs, côté des techniques, un livre ajoute à du dépôt. Avec Francis Ponge, nous avons eu livraison d'un pré, à la fois préfixe des préfixes et présent dans le présent. Terriblement vert. Avec Josée Lapeyrère nous n'irons pas nous rouler dans l'herbe d'un pré fixé au siècle dernier et sur lequel trop de pique-niqueurs ont saucissonné. On entrera *autrement* (et après elle) à la fois dans la nomination et dans la forêt d'un siècle nouveau. Au départ, le prélèvement de deux échantillons (Paulhan + Melville) débouchant sur une seule phrase

« un bruit de bûcherons des pigeons s'envolent »

qui, dit-elle, va s'introduire dans le cours de sa vie pour l'interroger vivement.

Interrogée, la phrase à son tour interroge. Et tout le livre, qui aurait pu être sous-titré « roman d'une phrase » devient le compte-rendu d'une impeccable enquête étymo-logico-grammatico-policière. Manet, avec son « Déjeuner sur l'herbe » rendait évident un travail de rupture. Josée Lapeyrère avec sa « Grammaire en forêt » déplie comme une nappe les pages d'une nouvelle poétique révélant que « la grammaire est un réel de la langue ». Loin d'expliquer, elle déploie une *description* où la grammaire se trouve mobilisée comme série de règles mises en fonctionnement pour un *jeu de langage*. À travers ce jeu, c'est la langue commune et son usage qui sont abordés dans leur activité et c'est inévitablement à des « actes de vie » que l'entreprise se trouve associée. Pas à pas on suit l'application d'une méthode grammaticale à des expressions de langage rejouées

dans des situations fictives. Héroïne essentielle de la phrase, la grammaire devenue miroir de réalité nous donne un degré de liberté aussi grand que celui que nous livrent les faits. Et le jeu, nouvelle « créative méthode » se révèle être plus qu'un simple jeu : il produit un poème...

Pour Action Poétique, José Lapeyrière a accepté de se livrer à une nouvelle forme d'entretiens (les questions sont remplacées par de simples mots-glisseurs...).

LA GRAMMAIRE EST UN RÉEL DE LA LANGUE, (dit Lacan) –

Réal – Cézanne – sa révolution, aborder l'objet par le biais de cet élément *réel* qu'est *la couleur* : pas la peine d'avoir la définition, le nom ou la forme de l'objet, seule compte la couleur pour redonner vie à l'objet, cet objet-là (« une existence absolument nouvelle » Rilke).

Même démarche révolutionnaire chez Freud qui ne voit pas les images du rêve comme telles ou comme des symboles mais, du côté du réel, comme une *écriture* en images, rébus, hiéroglyphes. « Le rêve acquiert une existence absolument nouvelle ».

Donc dans ce livre, la porte d'entrée principale vers la phrase, (ce qui n'exclut pas un déploiement sémantique, poétique, typographique), c'est la grammaire « un réel de la langue », interrogée pour chaque élément de la phrase ; celle-ci y trouvera une part de sa vie insue ou réelle, si on admet que la grammaire porte dans ses règles, ses paradoxes et sa logique, une mémoire et un savoir réels et insus de la langue. Il est un fait qu'à partir des seuls articles de la phrase (un, de, des) j'y ai retrouvé, inscrites, les formules lacaniennes de la sexuation (mais que cela reste entre nous ! certains ne vont pas supporter que je dise un truc pareil !)

« *Partant petit – minimaliste –, le livre accomplit un vaste espace abstrait. Réduction et extension (le couple constitue la base de la logique formelle).* » (lettre d'Hubert Lucot). Vraisemblablement cette phrase « un bruit de bûcherons des pigeons s'envolent » a dû, à mon insu, m'intéresser en raison de cela, le *couple*, puisque cette phrase me poursuit.

– LE NOMBRE – À remarquer que cette même phrase, je l'ai traitée au début dans les poèmes visuels sur plexiglas transparents et dans une piécette « du Nouveau Synthétique », une sorte de « pas théâtre » que j'écris et anime, fait de brefs drames-glissades ; je pourrais définir les premiers (les poèmes visuels) comme la mise en espace du nombre (la répartition rythmique des mots), l'autre (le pas – théâtre) comme sa mise en mouvement, par 3 pas-comédiens.

– LE LIVRE – outre que je le trouve très beau de facture, souple, pneumatique, a un début et une fin entre lesquelles il se fait quelque chose – des opérations.

– LE SILENCE – Chut !

– Voltaire : « J'AI CHOISI DE VIVRE HEUREUX, C'EST MEILLEUR POUR LA SANTÉ », en tout cas c'est moins fatigant, plus économique et plus luxueux, mieux éclairé, plus dégagé, si seulement ça suffisait !!!!

- PAR EXEMPLE – Un refrain ici pour introduire chaque nouveau couplet, les exemples sont toujours un résumé essentiel de ce que l'on veut dire sans le savoir.
- LE VIDE – nécessaire pour le mouvement et la transmission.
- PREMIÈRE PEUR OU CRUAUTÉ – Faut y passer, « va falloir payer » pour sortir de la maison, vivre avec – parmi – les autres. Peut-être faut-il avoir la chance de rencontrer assez tôt un sympathique prédateur ?

Jean-Pierre Balpe

balpe@labart.univ-paris8.fr

Écrits d'écrans

XIX

Du 23 au 26 avril 2003, à l'initiative de l'Université de Buffalo, et dirigé par Loss Pequeño Glazier, s'est tenu dans la petite ville universitaire américaine de Morgantown (Nouvelle Virginie), le deuxième congrès international de e-poetry, autrement dit de « poésie électronique », notion qui est encore floue puisqu'elle va de la poésie animée par ordinateur à la génération automatique de texte. L'aspect le plus intéressant de ce colloque, outre les débats autour de ce qui est en train de se jouer dans l'écriture poétique par l'utilisation des techniques numériques était la représentation réellement internationale : fortes participations brésilienne, allemande, française, américaine bien sûr, mais aussi des poètes autrichiens, australien, anglais, etc. Le colloque (dont on peut trouver un compte-rendu exhaustif en américain à l'adresse : (<http://www.wepress.org/epoetry/report.html>), a duré trois jours et permis de faire le point sur les très nombreux travaux et œuvres apparus depuis maintenant une cinquantaine d'années dans ce domaine et dont on peut se faire une idée assez précise en consultant le site de l'ELO (Electronic Literature Organization : <http://www.eliterature.org/>) hébergé, comme celui du e-poetry center (<http://wings.buffalo.edu/epc/>), par l'université de Buffalo. Rien à voir bien sûr avec des magazines de poésie en ligne tel Poetrybay (<http://www.poetrybay.com/>) ou Poembeat (<http://www.poembeat.com>) qui comme de très nombreux autres publient, sur Internet, de la poésie « classique ». Il s'agit ici de poèmes dans la lecture ou la production desquels l'ordinateur est appelé, d'une façon ou d'une autre, à jouer un rôle créatif et qui donc présentent un certain nombre de problématiques nouvelles notamment en ce qui concerne la définition du texte lui-même, le rôle de la lecture, la place assignée au lecteur, la redéfinition de la notion d'écriture affrontée à celle de programmation, etc. Durant le colloque ont ainsi alterné débats théoriques et – notamment durant les soirées publiques – présentations d'œuvres les plus diverses : projections, lectures-performances, interventions musicales, œuvres multimédia, etc.

Une des problématiques les plus évidentes de ce colloque a porté, directement ou indirectement sur les relations des textes au sens, comme s'il y avait un certain rejet du sens, plus exactement de la signification, de l'action de signifier, traduisant un certain malaise dans le rapport aux langues : retour à certaines formes de lettrisme, inflation du visuel et/ou du recours aux traitements sonores, hésitation permanente entre la performance et les activités des DJ's, internationalisation caricaturale des textes dans laquelle se dissout la langue et ses capacités expressives ou, plutôt, à travers laquelle surgit un autre rapport à la langue basé sur une certaine mondialisation culturelle toujours hésitante entre une culture nouvelle émergente et un écrasement des cultures établies.

L'ordinateur est ainsi souvent apparu comme un instrument de reprise, sur des bases nouvelles, des vieilles questions que la poésie ne cesse de se poser depuis le début du siècle en remettant sans cesse en cause toute tentative de définition, que celle-ci soit théorique ou, par l'exemple, démonstrative. Un peu comme si la poésie était aujourd'hui à la recherche d'une méta ou hyper signification, une manière de signifier qui excéderait les possibilités et les limitations des langues en retournant à des modalités signifiantes moins abstraites, plus proches de la sensation directe, cherchant à faire l'économie de la conceptualisation sans pour autant perdre ce qu'il y a de *primitif* dans le rapport aux langages. La e-poetry me semble ainsi accentuer ce mouvement en le rendant plus complexe par la multiplication des transformations qu'elle fait subir au texte – ou à ce qui en tient lieu – : d'une part parce qu'elle intègre le texte dans l'ensemble des médias créant comme une hyper sémiotique, ce qui explique une partie de ses tâtonnements et, par exemple ses hésitations constantes entre le vide et le trop plein, le minimalisme et le maximalisme ; d'autre part parce qu'elle s'en prend directement à ce qu'étaient jusque là l'ensemble des rapports à la lecture. Le texte fuit (à tous les sens du terme) de toutes parts, il devient mouvant, insaisissable, infini, indéfinissable, etc. et ainsi ne peut plus servir de recours au lecteur qui se trouve alors confronté non plus à un texte-prétexte mais à ses propres rapports à la lecture, à travers les textes présents mais aussi son imaginaire des textes possibles, donc à son rapport aux sens (là encore avec toutes les significations de ce terme) : relations mouvantes textes-graphique-son, relation de ce complexe multimédia à la signification, confrontation à ses propres conceptions de la mise en sens, interrogation permanente sans cesse remise en cause sur la fonction de la poésie, tentatives de saisie du phénomène poétique, etc. Le lecteur est, me semble-t-il bien plus que dans une lecture classique, transformé en machine à produire de l'interrogation à la fois sur la nature des phénomènes auxquels il assiste, sur leur signification dans le champ de la création et sur la relation à leur sémantisme.

Il n'est pas surprenant que ces interrogations, sur bien des plans celles de notre époque qui à la fois assiste à la destruction d'une partie de ses repères culturels et, dans le même temps, tente de s'en recréer d'autres, se retrouvent en d'autres lieux, ainsi dans le grand colloque international Artmédia (Art et Multimédia) qui s'est tenu à Paris en novembre 2003 et dont les actes viennent d'être publiés en français

par la revue LIGEIA (N° 45-46-47-48) dirigée par Giovanni Lista (lista@club-internet.fr ou <http://revue-ligeia.com>). Ce colloque, bien sûr excédait de très loin les problèmes de la poésie mais les problématiques en étaient assez proches et il comporte au moins sur ce point un excellent article de Mario D'Ambrosio intitulé « *Une sémiotique à venir pour la poésie électronique* » qui permet bien de cerner une partie importante de la problématique que j'évoque ici.

Une dernière remarque, le colloque de e-poetry a été l'occasion d'annoncer publiquement la création du groupe international « *Transitoire Observable* » (<http://transitoireobs.free.fr>) regroupant des artistes, essentiellement des poètes, qui ne conçoivent pas leurs créations en dehors des approches permises par le numérique et font même de cette technique l'essentiel de leurs interrogations *rhétoriques*. Un site à suivre...

Nadine Agostini

KOA-2-9 ?

J'ai rêvé de P. Il était dans une pièce avec une femme désignée comme artiste et qui me ressemblait (sans doute était-ce moi). La porte était ouverte et j'étais assise face à D., à une table ronde (les chevaliers de la... je suis donc Guenièvre et Didier est Lancelot. Cela change de Pâris et Hélène – la belle Hélène, poire belle Hélène, je suis une poire –. Rien ne change dans ma tête). D. et moi voyions P. Mais P. ignorait notre présence. Jusqu'au moment où il m'a vue. Il a voulu m'attraper, sa main était gantée de latex, et il a pris ma main. La porte s'est refermée. Ma main était coincée. J'ai eu très peur. Au matin, en vrai, j'ai une grosse marque sur la main, comme brûlée à la cigarette une longue traînée large.

À cause de ma main coincée dans la porte. Stigmate du rêve.

Ensuite, le petit chat est mort. À deux ans. Comme n'ayant jamais grandi. Deux ans après que le premier, âgé de deux ans, soit parti.

– Dis maman, on pourrait fabriquer un chat en argile et faire une prière à ce chat pour nos chers disparus. Peut-être que ça me consolerait.

– Cela s'appelle honorer les morts. C'est peut-être un peu excessif pour des chats.

– Chaque année, à la même date, on ferait une fête à la statue. On lui offrirait des petits cadeaux.

– Cela s'appelle idolâtrer. Je ne sais pas si je peux te laisser faire une chose pareille. Faire d'un chat d'argile un dieu.

– C'est pas pour faire un dieu. C'est pour parler à mes chats. Tu parles bien aux morts toi.

– Après tout, les Egyptiens le faisaient. Pourquoi pas toi.

Ainsi, l'enfant réinvente-t-elle des rites païens. Est-ce ainsi qu'ont commencé les hommes à adorer des statues ? Pour se souvenir de ceux partis ? Ou vraiment, comme on nous le dit, par peur de la puissance des ombres ? Peut-être bien les deux.

Christophe Marchand-Kiss

L'art plastic' et compagnie

Ne parler de rien – J'ai ressenti le désir de ne parler de rien. De laisser flotter les choses. De ne voir, si je vois, rien d'autre que les ondulations et non leurs crises. De regarder, par exemple, une Ophélie passer, et rien d'autre. Ne pas conjecturer : elle est morte ; elle est vivante. Elle est, tout simplement. Ne pas revenir sur les portraits de Rembrandt qui rajeunit malgré ses élèves et la peinture que l'on desquame comme la peau d'un lézard. Ne rien penser maintenant (à l'heure où j'écris) : très important. Cette idée : non des choses pensées, non des choses importantes, mais des choses qui virevoltent devant soi et que l'on ne cesse de vouloir attraper. *Intermède* : par exemple, la queue de je ne sais quoi lorsque ma fille *fait* du manège, dans une auto ou dans un bus, ses préférés. *Fin de l'intermède, dit-on*. Elle ne pense pas à attraper la queue, ou quoi que ce soit, elle *veut* faire du manège (car elle a entendu, vu, attendu manège, et pour elle, c'est, et c'est tout, tourner). Je pense faire du manège, au sens où l'a entendu Rivette dans *Merry-Go-Round*. Je suis aussi le singe du film de Von Stroheim. Je suis flottant (comme disait Mannheim). Et c'est très bien. Ce qui n'empêche absolument pas de penser, c'est vrai. Moi, si. Ma flottance m'entraîne, je ne pense pas, je caresse sensationnellement mes sensations. Ensuite, quoi que le temps soit, je les remets à leur place, incidemment (quand bien même je ne le veux pas). Et je ne pense pas, détourne juste : j'aime être détourné.

Triste journée, par exemple. Triste journée : pour dire, par exemple, si vous m'estimez saoul ou imbécile, dites-le, e-maillez-le et la revue transmettra. Mais rien ne se passe. Je braille (non : je suis assez discret) dans le désert (lui : il existe). Il existe, et le pessimisme est une des grandes tares de l'humanité : voyez les blagues, anciennes, sur l'Est de l'Europe : « deux optimistes en uniformes suivent un pessimiste en civil ». C'était exactement le contraire. Les faux optimistes, retournés et qui n'étaient là que pour terroriser la galerie et la galère, sont toujours au pouvoir : une preuve de ce que j'avance (c'étaient des pessimistes en grande forme). Cependant, en tant qu'optimiste occidental (effet inversé), comme Cage (voir ses *Diaries*), ou comme pessimiste jubilatoire, je ne veux rien, ni du pouvoir, ni de la pompe, ni même des commisérations. Je constate, malheureusement. Les optimistes ne sont jamais au pouvoir : tant mieux. Ce serait, comment dire, burlesque, de voir en revanche un pessimiste (dé)régler les

aiguilles d'une montre à Times Square. Oui. Burlesque : et non sans intelligence, car ce serait *fatal*. *Intermède* : tout cela pour vous dire que ma rubrique changera de nom la prochaine fois qu'*Action Poétique* paraîtra, voilà. *fin de l'intermède* : bref, vous vous en fichez, et vous avez bien raison. Un changement de titre !!!!! — le « compagnie » était *ma* (et sera) ma seule compagnie, c'est ainsi. L'art plastic' qui empruntait à Cadiot, lointainement, puis à Labelle-Rojoux, qui empruntait à Cadiot ; l'art plastic', une autre, innocente, petite fille de mes amitiés de jeunesse, petit bout indépendant et pendant qui croyait encore subjugué le spectateur, mais qui n'en fit qu'à sa tête, jusqu'à partir, comme on partait il y a vingt ans (déjà), paraît-il, à dix-huit ans. Parler de rien, parler d'arts plastocs, vous saisissez la nuance. Infime. Parler de quelque chose ou non : infime (pour ne pas paraître contre l'*art*).

Je n'ai pas évoqué ma désillusion mais au contraire mon optimisme. Pour une raison, politique, que je dévoile, quitte à faire des *envieux* : je n'ai aucune appétence pour l'irréductible faculté du monde à se rendre (sens propre) à la catastrophe. Je mange de tout, y compris, comme dans un Mirbeau célèbre, du blaireau en civet. Enfin, je mange les blaireaux qui m'arrangent. Même s'ils ne sont pas mangeables ? Non, je vous le dirai. Très facilement. Je recrache toujours. C'est un défaut, je sais, imputable à un certain nombre d'écrivains qui ne savent pas s'arrêter.

Je m'arrête. Je n'ai pas pensé une seule seconde. Mais les girations chères à Williams me plaisent. Au sens où, parfois : je ne me suis pas creusé la tête (et ça a creusé quand même...). Au sens où, parfois : j'ai écrit au fil de la plume (la plume !). Permettez-moi de vous dire, lecteurs, que contrairement à ce que vous pouvez peut-être penser, cela fait un bien extrême. Même tous les trimestres.

Catherine Weinzeppfen

Cinémas & Cinéma

MA VRAIE VIE À ROUEN

film français de Olivier Ducastel et Jacques Martineau / 2002

Étienne (17 ans) muni de son nouveau caméscope filme sa mère, sa grand-mère, Ludo (son meilleur ami) et le professeur d'anglais. Il se filme lui aussi, filme les différentes parties de son corps : l'aisselle, la nuque, le ventre ou la hanche et cette séquence est l'une des clés de *Ma vraie vie à Rouen*.

Géométrie circulaire. Ça tourne, ne cesse de tourner. Au premier chef, la caméra d'Étienne, mais ses déplacements aussi : les roues de sa bicyclette, celle de la fête foraine ou les figures qu'il ne cesse de reprendre lors de séances d'entraînement de patinage artistique.

Cercle encore que celui de la patinoire, immense et blanc, ou celui d'un bunker rond où Étienne filme une scène de voyeurisme. Etant donné qu'Étienne ne cesse de filmer partout, la question de filmer les gens sans leur accord se pose. Mais telle n'est pas la problématique de *Ma vraie vie*. Le film cerne l'éveil à l'amour d'un adolescent, ses évitements, ses émois jusqu'à une résolution finale qui prend d'ailleurs le spectateur de court, le scénario étant construit avec beaucoup de délicatesse et de pudeur, à l'image de la vie intérieure du personnage principal. Étienne fait parler les autres, interroge en le filmant son ami Ludo qui drague les filles et c'est par le biais des images qu'Étienne engrange que nous sommes amenés à deviner ses sentiments en même temps que lui-même progresse dans sa vie affective.

Ma vraie vie à Rouen s'inscrit du côté de l'intimisme des petites formes littéraires : le journal, la nouvelle, la lettre. On pourrait en effet considérer ce passage de l'adolescence à l'âge adulte comme une lettre d'Étienne intitulée « L'année de l'amour » ainsi qu'il le décrète lui-même tout au début. Les duettistes réalisateurs nous offrent au passage de très belles images : les sculptures en bois des maisons à colombages, la mer à Dieppe ou le feuillage rouge vif d'une rangée d'arbres au bord de l'autoroute.

On a envie de dire « film vrai » comme le titre nous y invite, et ce n'est pas seulement la mise en abîme de la caméra qui produit cet effet mais bien plutôt la beauté de ce passage initiatique d'un jeune homme qui se défait de l'adolescence, qui se découvre pour nous et se découvre lui-même dans une tendresse et une violence mêlées. On sent, tout près, le potentiel tragique que cette période de la vie recèle : la façon dont Étienne filme l'à-pic de la falaise d'où un jeune homme autrefois est tombé (s'est jeté ?) nous offre des plans symboliques de tous les dangers. *Ma vraie vie à Rouen* est un film poétique et lucide à la fois.

L'ARCHE RUSSE

film russe de Alexandre Sokourov / 2002

On a beaucoup mis en avant les prouesses techniques de *L'Arche russe* : long métrage en une seule prise, tournage en un jour, des centaines de figurants devant la caméra, 25 assistants derrière (et, faut-il le préciser ? plusieurs mois de préparation). Soit. La vidéo numérique a permis à Sokourov de réaliser un projet excentrique. Après quoi on n'a rien dit de ce désir qui hante chacun de ses films (et en particulier *Sauve et protège*, une adaptation russe de *Mme Bovary*, « mon film préféré »...) désir clairement exprimé dans une déclaration du réalisateur à propos de *L'Arche russe* : « je veux que le film soit tendre, beau, lyrique et inoubliable ».

L'Arche russe débride l'imaginaire du spectateur en déployant les visions émotives et oniriques de Sokourov, car au-delà des images, le réalisateur travaille une dimension qui transcende l'Histoire : celle du rêve. On y est emporté dans un rêve éveillé. En 90 minutes, toute la Russie nous est donnée dans une magie qui

mêle à un lieu réel (le musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg) les fantômes qui l'habitent. Lorsque Sokourov met en scène la reconstitution d'une mazurka dansée par quelque centaine de figurants ou qu'il fantasmait une course dans la neige de Catherine II que son majordome tente de retenir, la caméra n'existe plus : c'est du rêve à l'état pur.

L'immense travelling à travers 33 salles / plateaux de l'Ermitage se construit autour d'un dialogue entre un narrateur côté caméra et en face un comédien intemporel « invisible » pour ceux qu'il côtoie. Tous deux traversent trois siècles d'histoire dans le Palais d'hiver habité par Catherine II, Pierre le Grand, Nicolas I^{er} et Nicolas II en un temps mêlé. Un temps uni : celui de Sokourov et sa pensée de la Russie.

Jean-Pierre Bobillot

Voix, etc.

14. Bernard Heidsieck : *La Poinçonneuse* : avec 1 CD (Al Dante 2003). Même format, celui de la quadrature du CD, qu'*Événements* 99 d'A-J. Chaton (cf. §6 *supra*). Avec Vaduz (Archivio F. Conz 1998), *Poème-partition B2B3* (dans *Partition V : Le Bleu du Ciel* 2001), *Démocratie* (annoncée chez le même éd.), un de ces indispensables – un « tube », ce serait bien le cas de le dire... – où se résument maints traits saillants de la poétique de l'auteur. À rattacher, avec *Chapeau !*, à la galaxie « communication » dont l'astre majeur est *Canal Street* (Al Dante 2001) : si le dispositif techno-communicationnel et la virtuosité en matière de *phono-technè* sont du côté de la maîtrise, l'auteur de *Dervichelle Robert* fait œuvre de leurs excès mêmes et de leurs ratés pour suggérer en un mixte déconcertant et savoureux de « bruit » et d'émotion, de narratif et de répétitif, les voies et impasses d'une communication vraie (celle de l'impossible du désir). Mise en pages et typographie remarquables.

15a. Nul n'est prophète, ailleurs pas plus qu'en son pays. Mc Luhan pas plus qu'un autre ; même s'il a écrit quelques phrases dont la pertinence, latente dans la phase d'« automation » de la société des années 60-70, se révèle assez pleinement aujourd'hui, à l'ère du *web*, pour qu'en apparaisse dans toute son étendue et dans toutes ses contradictions – ses apories ? – le vaste éventail des implications : « Le véritable danger serait [...] celui de perdre, par un usage aveugle de l'énergie électrique, toute notre mise dans la technologie pré-électrique alphabétique et mécanique. » (*Pour comprendre les médias*, « Points » Seuil 1968 p. 285.) Des dégâts, rien moins que virtuels, que peut causer le nouveau nomadisme post-gutenbergien, il donne lui-même *par anticipation* quelques navrants exemples ; ainsi, conformément à son esthétique de la « mosaïque », lorsque voulant à tout prix nous prouver que Rimbaud

comme Proust a été fortement marqué par la lecture de Ruskin, il hasarde un peu vite cette improbable connexion : « La technique de vision, dans les *Illuminations*, ou « painted slides », verres peints (comme Rimbaud lui-même les appelait, en anglais, sur la page de titre) est exactement celle que donne Ruskin en décrivant les grotesques. » (*La Galaxie Gutenberg*, « Idées » Gallimard p. 478) *Exactement ? Hum... Rimbaud lui-même ? Où a-t-il pris ça ? Sur quel site bidon ? Dans quel introuvable recoin du « village global » ? Sans doute, en bon futur nomade, n'éprouve-t-il pas même le besoin, typique du vieil attachement occidental à l'imprimé, de dévoiler ses sources ! La seule, en l'occurrence, est le témoignage – plus plausible en général qu'on ne l'a dit, moins fiable qu'on ne le croit ou feint de le croire sur ce point particulier – de Verlaine qui ne parle pas de « painted slides », mais de *painted plates*, voire de *coloured plates* : « gravures colorées », précise-t-il sans autre garantie en avant-dire aux *Illuminations* (La Vogue 1886).*

Varèse, Ghil, Apollinaire, anticipent de leurs réflexions et de leurs propres innovations en musique et en poésie les ressources illimitées du *medium* à venir (la phono-technè) et en donnent dans le présent *medium* en voie de disparition ou d'absorption (musique symphonique, typographie, livre de poésie), alors que personne ne le sait encore, la plus émouvante approximation, qui est le chant du cygne ou le feu d'artifice final de ce *medium* devenant ancien. Ce faisant, ils réactivent le fond archaïque sur le refoulement duquel celui-ci s'était constitué (geste, cri, babil) et en libèrent l'énergétique, qui innerve le nouveau : c'est le *primitivisme moderne*.

Il faut se défier des dichotomies trop faciles. – Celle qui associe le visuel, le typographique, à la passivité, contre l'oral, le manuscrit, à l'activité (*Galaxie* p. 452). Comme si lire (l'imprimé) ou écrire (pour le plomb ou sur le clavier) était *en soi* passif ; comme si proférer, écouter (en public), émettre et recevoir (sur l'écran) était *en soi* actif : quelle naïveté ! – Celle qui ferait se succéder une civilisation de la vue, analytique (successive) et propice au détachement individuel : celle de l'alphabet, à un univers de l'ouïe, synthétique (simultané) et propice à la participation tribale : celui de la parole (et du manuscrit). Les religions « du Livre » sont d'abord des religions du *Verbe* et recèlent un persistant phonocentrisme, exclusif et autoritaire, qui forclôt le sujet parlant et la matérialité du langage tant écrit que parlé : la scription pas plus que la phonation ne doivent y disparaître, la bouche (la voix) et la main (le tracé) y sont l'objet d'une égale méfiance (diabolisation) et d'une égale surveillance (réglementation). Cf. Michel Poizat, *La Voix du diable*, Métailié 1991. De l'écrit sans main, sans tracé, sans support sensible, du dit sans bouche, sans profération, sans rien qui pèse ou qui pose : tel est bien le rêve idéaliste qui les habite. Légitimé par les linguistiques d'inspiration structuraliste ou pragmatique comme par les théories de la communication, il s'épanouit dans le virtuel (la *cybersphère*, avatar postmoderne de la « vidéosphère » de Régis Debray : cf. *Cours de médiologie générale*, Gallimard 1991). Big Brother qui n'est pas une personne (c'est l'Être même...) est virtuellement partout parce qu'il n'est actuellement nulle part : la pointCom est affaire de théologie. Tout ça, en marge de l'article de J. Donguy

« De la tour d'ivoire à la tour de contrôle » dans *Le Cahier du Refuge* # 116 : cipM, mai 2003, (À suivre au prochain n° §15b *infra*.)

16. Pour une fois qu'il se passait quelque chose à l'Opéra Garnier ! 11.06.03 : des manifestants sont brutalement « interpellés » et placés en garde à vue ; parmi eux, certains sont regardés comme de dangereux « meneurs » *parce qu'ils avaient un mégaphone*. A-t-on si peur de la vive voix ? Les journaux télévisés nous refont le coup des « casseurs ». On peut compter sur la médiassphère pour remettre de l'Ordre dans tout ça...

17a. *Boxon* # 13 : juil. 2003, avec 1 CD (G. Cabut : 13, quai Pierre-Scize, 69009 Lyon). « J'articule pas je Particule le flux... » scandé J. d'Abrigeon, prenant/faisant acte du passage mcluhanien du segmentiel typographique au nébuleux électronique : bel exercice d'articulation pourtant, preuve par l'acte que le nouveau medium, loin de périmer l'ancien, en révèle, voire en accomplit les spécificités. Des interventions aussi diverses que nombreuses et brèves pour un panorama de la récente *poésie enregistrée* dans toute la diversité de sa dynamique. (À suivre au prochain n° §17b *infra*.)

Didier Garcia

Scripta manent
(Baudelaire I)

Antoine Compagnon – *Baudelaire devant l'innombrable* – Presses de l'Université de Paris-Sorbonne – 210 pages, 14 €

Il s'agit moins d'un essai à thèse que d'un bilan – remaniés à l'occasion de leur réunion en volume, la plupart des chapitres ont paru séparément en revue sous la forme d'articles –, réalisé par un universitaire consciencieux et informé, sur la somme exégétique consacrée à Baudelaire, et plus précisément aux *Fleurs du Mal*.

Souhaitant s'affranchir des mythes qui entourent l'œuvre et l'homme, toutes ces « légendes amoncelées depuis un siècle et demi qui les statufient », et retrouver ainsi « le livre de poésie le plus irréductible » (selon les mots de Leiris à Benjamin vers 1937 ou 1938), Antoine Compagnon évoque tour à tour les différents visages que la critique a conférés au poète, parfois au prix d'une véritable distorsion de son œuvre : le Baudelaire réaliste (c'est-à-dire, pour l'époque, et à l'instar d'un Flaubert, immoral, érotique, baroque et socialiste – *qualités* que le procès des *Fleurs du Mal* vint à stigmatiser), le Baudelaire classique (racinien dans sa langue), le Baudelaire décadent (après la notice de Gautier parue en 1868, puis les propos de Huysmans), mais encore symboliste, catholique, satanique (donc

dans la lignée de Sade), et moderne pour finir, au début du XX^e siècle (c'est-à-dire à la fois réactionnaire et précurseur, pour ne pas dire créateur, inventeur de la poésie pure).

Privilégiant les exégèses qui n'aspirent pas à lever les ambiguïtés du texte, tout en référant à celles qui vont jusqu'à se servir de Baudelaire pour justifier leur propre thèse (réglant au passage quelques comptes, égratignant les assertions les plus péremptoires), Compagnon poursuit son tour d'horizon (éclairé et éclairant) par l'exploration de quatre thèmes majeurs des *Fleurs du Mal* : l'éternel, l'infini, la mer et la rue, avant que d'en venir à deux obsessions, baudelairiennes s'il en est, à savoir le temps et l'allégorie, rebaptisant cette dernière *parataxe* ou *non sequitur* (figure exemplaire du contretemps, spécificité intrinsèque du vers baudelairien).

Après cette traversée thématique de l'œuvre – qui a le mérite, outre celui de rafraîchir la mémoire, de ramener le lecteur aux textes décisifs de Baudelaire (y compris à quelques fragments moins connus de *Fusées*) –, Compagnon achève son périple en s'arrêtant aux lectures anachroniques, purement interprétatives et apophétiques de Baudelaire, notamment celles qui placent *Les Fleurs du Mal* à l'origine de la poésie moderne.

Pour parler franchement, Antoine Compagnon ne parvient guère qu'à évoquer celui qu'il appelle de ses vœux, celui qu'il aimerait pouvoir saisir, et partant le plus difficile à circonscrire : « le Baudelaire contemporain de lui-même » (et de lui seul, conviendrait-il d'ajouter), tel que le nomme le critique néo-marxiste américain Fredric Jameson. En quelque sorte un Baudelaire désaffublé de toute histoire littéraire. Tout au plus le suggère-t-il en révélant au profane (et ici philistin, car ne disposant pas de cet arsenal universitaire) toutes les exégèses en lesquelles il n'est pas.

Yves Boudier

Revue & Revues

« Devant nous, rien qu'un lieu pauvre et le dessein tenace de nous en approcher, de le rejoindre, avec des mots, des mots encore, mais qui se refusent aux miroitements des images, aux subterfuges du discours. Comme si, par-delà cette distance toujours impérieuse des signes, le poème, une fois encore, pouvait se tenir *au plus près de la voix*. » (Claude Esteban, *cip/M*, 14 juin, 18 heures.)

rehauts. (n° 11, mars 2003). revue semestrielle d'art et de littérature. 105, rue Mouffetard. 75005 Paris.

Intitulé (*cartographies*), ce numéro défriche avec bonheur et lucidité quelques territoires d'écriture, du poème au court récit, en passant par l'étude ou la note.

Donc, Vladimir Ant, Seyhmus Dagtekin, Alain Suied, Antoine Graziani, Isabelle Zribi, Heather Dohollau, Jacques Lèbre, Laurent Girerd, Bruno Grégoire... Les dessins de Catherine Cueno et Guy Le Meaux.

Gare maritime. (2003). Maison de la Poésie de Nantes. 35, rue de l'héronnière. 44000 Nantes.

Un format pour le poème. Une revue que l'on aimera mettre de côté, ou prêter, ou offrir. C'est au choix. « Juste pour rappeler que *quelque part, dans le monde, au pied d'un talus, un déserteur parle avec des sentinelles qui ne comprennent pas son langage* (Robert Desnos) toujours jamais. » En deux temps, deux parties, accompagné d'un enregistrement anthologique, (cd). Parmi trente voix, Florence Pazzottu, Jacques Roubaud, Sandra Moussempès, Gérard Noiret, Michelle Grangaud, James Sacré, Isabelle Zribi, Pascal Boulanger, Dominique Poncet.

Interventions à Haute Voix. (n° 32, 2^e trimestre 2003). Gérard Fauchoux. 5, rue de Jouy. 92370 Chaville. http://perso.club-internet.fr/mjc_chav/
« *Rue & chemins, sentiers & ballades* ». Plus de cinquante poète sur ce thème. Les formes sont variées, les destinations aussi. Les réussites rares, somme toute, mais c'est cela qui donne valeur à ce numéro. *Et les hannetons/s'emparent de la nuit* (Béatrice Gaudy).

asemic magazine (3, 2003). PO Box 1011, Kent Town, SA 5071, Australia. timgaze@chariot.net.au

The word « asemic » means having no semantic content. Everything herein tends towards the asemic... Un superbe double cahier de travail sur le signe, mêlant les traditions, osant les rencontres : comment le décrire ? Et peut-être vous sera-t-il possible de vous procurer le travail d'Abdourahamane Diarra, qui complète la revue en écrivant : Rue 483 porte 329, Badialan II, Bamako, République du Mali. Merci Tim Gaze. See you!

Canicula. (n° 6, avril 2003). 26, rue des Capucins. 69001 Lyon. Revue trimestrielle (papier 14 gr+encre noire, une seule page recto format A4), contenant un texte inédit commandé à un écrivain et, tous les quatre numéros, une « image photographique ».

Cette fois Jacques-Henri Michot, entre trois parenthèses, en bas de page. Mais des « blancs dans la compacité » pour B. Brecht, Ph. Beck, M. Bénézet, F. Courtade, A. Fabbiani, Ph. Grand, J-C. Montel, P. Parlant, E. Pireyre. Enfin Zukofsky : « *The only thing left for me to do is to make a canzone out of economics...* » Un montage de références américaines en résistance, « un bloc alphabétique aléatoire, agité de courants. »

le polème. (n° 8, octobre 2002) Journal de polésie. c/o Partycul System. 14, rue des Tournelles. 51100 Reims. partyculsystem@chez.com

Dessins de Christophe Acker. Poèmes et textes de Jean Urolles, Charl-Hot Ganache, Manel et Layo. Le thème : La vie des bêtes, tome II (générique). Sous la férule d'Henri Michaux : « *Il n'y a pas de preuve que la puce, qui vit sur la souris, craigne le chat.* »

Vacarme. (n° 23, printemps 2003). Co-Errances / *Vacarme*. 45, rue d'Aubervilliers. 75018 Paris. <http://www.vacarme.eu.org>

– *De toute manière tu es perdu. / – Je dois donc cesser ? / – Non. Si tu cesses, tu es perdu.* (Maurice Blanchot). Premières lignes de ce numéro, où l'on retrouve Jean-Luc Nancy (*Que reste-t-il du reste ?*), un entretien avec Thomas W. Laqueur sur son dernier ouvrage : *Solitary Sex. A cultural History of Masturbation*. Puis, traduite de l'américain par Anne Talvaz, une série très émouvante de poèmes d'Alice Notley, (*Disobedience*) : *Dire la mort c'est savoir, c'est épouser ta mort/Oui, je le veux/Mais on n'y est pas obligé*

La Polygraphe. (n° 27. 28. 29. Poésies. Proses 003.) Editions Comp'Act. 157 Carré Curial. 73000 Chambéry. editionscmp.act@wanadoo.fr

Une revue qui ne cesse de s'étoffer, de gagner en volume et en découvertes ! Fidèle à un ordre simple – traductions, puis domaine français « Voix et autres voies », enfin « Détours et traverses »... elle propose derechef un sommaire ambitieux : Emilio Viala, Rose Ausländer, Jaleh Chegeni, Ray DiPalma, parmi les écritures traduites. Virginie Lalucq, Martin Rueff, Bruno Cany, Eric Maclos, Rajak Ohanian, Roger Dextre, Véronique Vassiliou ou Isabelle Zribi, essentiellement pour le poème, voire en prose. Enfin, Véronique Breyer, Claude Adelen, Pascal Boulanger, Jean Todrani, Maxime Caron ou Claude Minière pour les lectures et notes. Sans oublier la dédicace à Alain Degange, disparu à la fin de l'hiver dernier. Son œuvre reste à découvrir. Dans un prochain numéro de *La Polygraphe*, peut-être, mais sans blesser l'intense désir de solitude qui gouvernait sa vie.

Passage d'Encres. (n° 18, mars 2003). 16, rue de Paris, 93230 Romainville. passagedencres@wanadoo.fr

« *Impairs passés & manqués* ». Les ratés, parfois, n'en sont pas. Sujet intéressant, mais terrain glissant. Un numéro construit sur un mode grave et amusé, léger. Une combustion de Christian Jaccard sent encore le roussi dans le carton à dessin où elle est rangée. L'enfer n'est jamais loin... Avec Christiane Tricoit, Gérard Deloux, P. René Quinon, Tita Reut, Didier Garcia, Claudine Galea, Daniel Pozner, Joseph-Julien Guglielmi, Gérard Prémel, Marco Boubille...

If. (n° 22, avril 2003). 32, rue Estelle, 13006 Marseille.

Où le plaisir de retrouver quelques auteurs « fétiches » de la revue (Gertrude Stein, Elisabeth Bishop) mais aussi des voix plus récentes telles Humberto Ak'abal, Eric Suchère ou Andrea Raos. Le plaisir encore de s'arrêter sur Gozô Yoshimasu, au détour du texte d'Elisabeth Jacquet, *Point de vue image du monde*. Et Christophe Chemin (et Pier Paolo Pasolini) : *Notes sur 27 longues années d'absence*. Un très bel ensemble.

« *Le cahier du refuge* ». (n° 115, mai 2003). Centre international de poésie Marseille. Centre de la Vieille Charité. 2, rue de la Charité. 13002 Marseille. cipmarseille@wanadoo.fr

Raquel. Peinture & Livre. Accompagnée de Mathieu Bénézet (*Les larmes tremblent, et on dit que l'Éternel essuierait parfois des larmes, mais pourra-t-il*

jamais essayer le tremblement d'une goutte d'inconscient ?), Antonio Cisneros, Joseph-Julien Guglielmi, Hubert Lucot, Emmanuel Hocquard et Olivier Cadiot. *le nouveau recueil*. (n° 66, mars-mai 2003) Moulin de Montainville, 78124 Mareil-sur-Mauldre. www.ifrance.com/NRecueil
Trois moments forts, à mes yeux : une conversation avec Alain Veinstein à propos de *L'Intervieweur*. Un curieux auto-entrevien (anonyme) avec Philippe Beck sur *Incisieu*, (Memeo 2001) – lire attentivement la page 110. Et une fiction radiophonique d'Emmanuelle Pireyre : *La danse est-elle dangereuse pour les jeunes filles ?* Ajouter à cela la note de lecture de Benoît Conort sur le livre de Mathieu Bénézet : *Et nous n'apprîmes rien 1962-1979*.

Europe. (n° 888 et 889, avril, mai 2003). 64, bld Auguste-Blanqui, 75013 Paris. europa.revue@wanadoo.fr / www.ateliernet.org/europe

Un dossier Raymond Queneau, pour revenir sur celui que le revue lui avait consacré il y a vingt ans. Déplacement du jugement, confirmation des hypothèses, plaisir des certitudes. À noter l'excellente biographie établie par Claude Debon. Et, dans le cahier de création, *La Semaine argentine*, de Marie Etienne.

Au cœur du numéro Robert Walser (mai 2003), *Bouderie* et autres poèmes, présenté par Fernand Cambon. *Tout s'est accompli en silence sans bruit, volonté immense, / qui n'a pas besoin de prendre de gants. / La merveille s'ouvre comme un sourire, / les fusées pour cela ne sont point nécessaires, / ni l'amadou, la nuit claire seulement*. Extrait de *Helle*, (Clarté).

Septimanie. (n° 12, mars 2003) Le livre en Languedoc-Roussillon. Centre régional des lettres. Château de Castries. 34160 Castries. septimanie-crl@cr-languedocroussillon.fr

Dans la relative austérité d'une revue d'information : *Pierre Reverdy ou ce bruissement perpétuel de la Rougeanne au cœur de la poésie française...* Avec, entre autres, Pierre Toreilles, Etienne-Alain Hubert, Gil Jouanard. Et Henri Deluy : *Un reste bleu de neige / Sur le bleu du ciel. / Près de la fenêtre, / Les assiettes s'alignent*.

Glanes. (n° 14, avril 2003). Feuillet de poésie gratuit. Joël Poirer. 8, place de l'église. 39350 Ougney. e-mail : joel.poirer@wanadoo.fr

À l'opposé de la revue qui précède. Entreprise solitaire et généreuse. À défendre, absolument ! Liliane Reynal, Annelyse Simao, Bruno Berchoud, Patrick Joquel. Et un ultime hommage rendu à Dagadès. Une invitation à lire ou relire *Tout ce qui résiste*, publié au Dé Bleu.

Et entrons dans l'automne en arpentant *Le Jardin Ouvrier*. (n° 36, mars 2003). 185, rue Gauthier de Rumilly. 8000 Amiens.

Le sillon se creuse toujours et les (– à suivre) au bas des textes stimulent le geste acharné et répété du lecteur jardinier...

Notes / Lectures

« Artaud est là »

48 pages et deux portraits.

Bernard Noël, *Artaud et Paule*,

Lignes/Éditions Léo Scheer

La teinte (un vert presque blanc, une impression de blanc si le regard se dispose à fouiller au-dedans) et le titre de cet opuscule invitent à savoir en quoi *Antonin Artaud*, son écriture « hachée, piquante, irrégulière, comme secouée encore par la transe » durant les trois dernières années, et *Paule Thévenin*, cette lectrice « pénétr(ant) du côté (de ce) grand consumé qui fait de sa consommation sa langue »,... (à) « s'identifier (au) corps sans organes qui est l'autre de soi », *se sacrifient*, l'un qui « dépose dans des centaines de cahiers les pulsations de sa vie – une pensée arrachant et tirant (Cf. Arthur Rimbaud, "Lettre du voyant") » et l'autre, « (sa) / fille en sentinelle / ... fidèle » (1),... « devenue la pensée du corps déposé : ce corps de papier rené sans organes dans le corps vivant à lui sacrifié ».

Si nous remontons à 1946, après sa sortie de l'asile de Rodez, Antonin Artaud loge à Ivry, dans la maison de santé du docteur Delmas, dans un pavillon inhabité (datant du XVIII^e siècle, situé légèrement à l'écart). Et, son « irruption » dans la vie de Paule Thévenin se fait... sans surprise : « Je crois que nous nous sommes tout de suite acceptés »... « Deux mois à peine s'étaient passés qu'il me donnait à dactylographier les poèmes dont l'ensemble allait constituer *Artaud le Mâmo*... Puis il s'est mis à me dicter les textes qu'il avait l'intention de publier... » (2). Pourtant, celle qui dactylographie « (n'a pas) encore une conscience très claire (que) ce « séparé » du monde (3) (a) commencé à (lui) parler, (n'a jamais) cess(é) de le faire, (ni) à ce moment-là (n'a pu) prévoir que ce quelque chose déterminerait (sa) vie et non seulement (la) conduirait à la vouer à la publication de son œuvre, mais (l') amènerait, comme malgré (elle), à écrire à son propos » (2)... et même à la vouer, toujours *en feu*, à « l'illisible » rendu au « lisible », en poursuivant le déchiffrement, plus justement la « *transsubstantiation* » de « cette masse d'écriture », de cette « chair verbale ».

Chacun ne devrait ignorer « ce que l'œuvre d'Artaud doit à Paule Thévenin, puisque sans elle l'œuvre... n'aurait pas l'existence à l'excès tendue contre ses propres limites qu'elle a peu à peu acquise » (B.N.), sans elle, sans son travail (*trans-* pour marquer le passage de l'illisible au lisible, transformation qu'Artaud agréa de lui-même, un agrément qu'il voit durablement fondé), quel Artaud aurait été sauvegardé, compte tenu de « la graphie difficile », si ce n'est un Artaud satisfaisant seuls les conservateurs ou les collectionneurs, ou « les chercheurs de thèses » qui à ce qui était publié déjà en auraient ajouté, un Artaud de plus en plus celui des premiers écrits (*L'Ombilic des limbes, Le Théâtre et son Double*), « normalement » grand...

En réunissant trois textes (novembre 1966, printemps 2001 pour « fonder cela davantage », et janvier 2003 dix ans après « la disparition de la lectrice *absolue* »), Bernard Noël tient à ce que le lecteur n'oublie pas qu'Antonin Artaud, faisant « irruption » dans la vie de Paule Thévenin (« un événement aussi naturel qu'inévitable », quarante ans après), « (la) formait, (l') initiait à sa scansion intense, (lui) enseignait une façon de lire où ce n'est pas seulement l'œil qui est sollicité » (2), n'oublie pas non plus que la veille de sa mort (4 mars 1948) « il avait décidé de (la) charg(er) de la publication de ses livres, (un acte) offrant toutes les garanties d'un document officiel, ... lignes tracées à l'encre verte, dernier signe... vers (elle), dernier message » (2).

Ainsi pouvons-nous en arriver, pour l'un (mort « exactement comme il le voulait et probablement quand il l'a voulu : assis, au pied de son lit ») et pour l'autre (« charg(ée) de ce *pouvoir* revêtu d'un "caractère officiel"»), en arriver à comprendre une manière d'union, « un geste d'adoration (pour) un geste d'amour », une *scène primitive* (B.N.) évidente, « à la condition de transférer l'énergie sexuelle présente dans tout amour vers un acte d'une autre espèce », dès l'instant où Artaud refuse la sexualité et désire « refaire son corps » – à la recherche d'« une nouvelle anatomie ».

« Paule morte, voilà dix ans », il ne nous faut pas oublier *l'écriture*, que ce travail de « fidèle » pourrait bien disparaître, ce travail de « retour à la vie de la matière jaillie d'Artaud », la « fidèle » accusée... d'infidélité (dans la lecture), de falsification, par les « ayants droit », les « héritiers des héritiers », qui peuvent « se réclam(er) du sang du texte », texte qui serait récupéré « universitairement », mais sa « Lettre à un ami » (2) nous convainc d'une lisibilité d'Artaud, disons sans conteste véritable, et nous prive des derniers tomes (à venir après le XXVI^e paru en 1994), le XXVII^e et le XXVIII^e prêts à la même époque que celui qui les précède et deux ou trois autres, d'une certaine façon *en attente*..., comme nous-mêmes le sommes et le sont ceux entrés au fur et à mesure dans la révélation de cette œuvre, un corps de grand brûlé – du « refus du réel *effectif* » (in « L'Ardeur patience d'Arthur Rimbaud », par Roger Munier, Ed. José Corti), rendu au texte par un acte de *lisibilité*, lequel, grâce aux mots de Bernard Noël, semble *ouvrir* un aphorisme de Cioran aux accusateurs de celle qui choisit le sacrifice et non (absurdement) la trahison d'une écriture, cherchant à lui réserver le sort qui satisferait leurs intérêts, un aphorisme pour remarquer qu'un *livre doit remuer des plaies* (et « Artaud et Paule » en remue...), *en provoquer même* (sûrement ne sont-elles pas identiques aux « remuées »). *Un livre doit être un danger* (in « Ecartèlement », Ed. Gallimard). Et, si ce *danger* pouvait réduire « l'attente » évoquée, au bout du compte contribuer à sa disparition et préparer l'annonce de la poursuite de la publication des Œuvres Complètes d'Antonin Artaud, des tomes XXVII et XXVIII remis déjà, des tout derniers encore dans *l'incendie* de cet « étranglé par la vie » (« Les Mères à l'étable », 1945), si ce *danger* pouvait être à l'origine ne serait-ce que d'un commencement de « ravissement », de « revenir » sur l'accusation de la part de ceux qui se sont mis un jour à ne plus vouloir rien entendre, et que fût remise à sa vraie place la « lectrice absolue » qu'Artaud avait désignée comme « (sa) fille » vouée à vie et au-delà à la *lisibilité*, puis achevée cette publication

de tout Antonin Artaud, comme achevée également la désaliénation à laquelle s'était employé à s'arracher ce « corps à jamais imposthume – *Imposthuable !* » (B.N.), celui que chacun devrait savoir « revenu et bien revenu... armé de son souffle et de sa volonté, en homme vrai » (in « Entendre/Voit/Lire », *Tel quel*, n° 39 & 40, 1969, dernier chapitre à présent du livre de Paule, "accompagnement au travail fait pour déchiffrer et publier l'œuvre d'Antonin Artaud, pour que sa parole ne soit pas étouffée, qu'elle continue à être vive, pour qu'il *vous parle* » (2)).

*J'ai appris des mots,
Ils m'ont appris des choses.
À mon tour je leur apprends une manière de nouveau comportement.*

(avril 1947)

Jeanpyer Poëls

- (1) Cette phrase, « Je mets ma / fille en sentinelle / elle est fidèle / car Ophélie s'est levée tard », court sur (les) quatre côtés de *Paule aux ferrets*, portrait du 24 mai 1947.
- (2) Cf. Paule Thévenin, *Antonin Artaud, ce Désespéré qui vous parle*, Ed. du Seuil.
- (3) in « Les Nouvelles Révélation de l'Être », *Œuvres Complètes*, tome VII, Ed. Gallimard.

L'Espace, l'inachevé, Cahier Claude Esteban, Farrago/Léo Scheer

Poète, prosateur, critique d'art, traducteur, essayiste, animateur de revue, autobiographe, directeur de collection, Claude Esteban retient depuis plus de trente ans dans des signes-mots le flux de(s) sens que quelques-uns, aujourd'hui, approchent sur le mode de lectures amicales regroupées par Pierre Vilar dans *L'Espace, l'inachevé*. L'espace ici désigné renvoie à la page, à la toile, au jardin, à la chambre, au paysage, ces supports cadrés qui permettent de fonder et de fixer l'empire des signes parmi lesquels nous évoluons. Cet empire n'en est pas pour autant circonscrit : inachevé, il reste ouvert à toutes les formes travaillées du sensible, au lisible et à l'audible autant qu'au visible, qu'il accueille le temps d'un poème, d'un tableau, d'un récit ou d'une méditation esthétique. Le vide est toujours à venir. Ce cahier, outre des lectures critiques, propose des documents variés : reproduction de lettres ou de cartes (les missives sont signées André du Bouchet, Florence Delay, Martin Heidegger), dédicaces prestigieuses (Octavio Paz), couvertures de livres (Vieira da Silva illustre ainsi, en 1978, *L'Immédiat et l'inaccessible* et, un an plus tard, *Un Lieu hors de tout lieu*) ou de revues (c'est l'occasion de retrouver l'ocre d'*Argile* et le texte de présentation qui accompagna ce premier numéro), photographies en noir

et blanc, reproductions de peintures (dont celles, en particulier, de Denise Esteban), fascicules de l'émission radiophonique *Poésie ininterrompue* (rédigés, par exemple, par Bernard Noël), dessins de Henri Michaux appartenant à la collection privée de Claude Esteban... Les contributions critiques et les documents iconographiques, ainsi qu'une bibliographie finale extrêmement précise, font de ce cahier une somme vive qui charme l'œil critique du lecteur. Les mots et les signes, ces travaux du cœur, sont donnés (veillés ?) en partage. La concordance tant espérée autour d'*Argile* — « Quelques chemins, ici et là frayés, attestent l'espoir d'une concordance » — trouve ici sa voie/voix.

Anne Malaprade

On a touché la rime

Alexandre Blok, *Le monde terrible*, Poésie/Gallimard

Hasard des publications. Intérêt pour la poésie de langue russe du début du siècle XX^e ?

Voici donc un volume de vers d'Alexandre Blok.

Ça s'appelle *Le monde terrible*

Ce n'est pas sans une certaine perplexité que je lis les vers français donc de l'ami-ennemi de Biély dont je retraçais la trajectoire fulgurante dans le n° 171 d'A.P. Perplexité qui tient au fait que Blok je l'ai surtout lu du temps où existait encore en France ce qu'on appelait l'Université. Du russe il me reste ce qu'il reste à tout lecteur moyen de Blok une certaine joliesse du vers, un côté « chantant » fin de siècle (XIX^e) dans un décorum d'iris et de violet irisé.

Et puis : *Sur le champ de bataille de Koulikovo*, *Les Scythes*, *Les douze*, avec, avant, ces vers dans lesquels il chante femmes Russie et vin (entendez alcool) bien mieux, selon Maïakovski, qu'Essénine : *L'inconnue*, « *Je suis cloué au comptoir des tavernes* ».

Autant dans l'écriture de Biély vers et prose se travaillent réciproquement, autant chez Blok elles constituent deux champs tranchés, déconnectés. Les poètes qui vont suivre, je pense évidemment, comme toujours aux futuristes, pratiqueront avec une joyeuse rage le décloisonnement des genres, la voie biélyienne si l'on veut.

Alors la voie blokiennne ? Blok ne serait-il que l'acmé d'une poésie somme toute assez quète ? Bref en quoi nous interpelle-t-il, où est sa modernité ? Maïakovski notait en 1924 que Blok ne « l'intéressait pas autant que Biély ». On est certes loin du total refus socio-poétique violemment lancé en 1912 dans le manifeste *La gifle au goût public* : « tous ces... Blok ... n'ont besoin que d'une datcha au bord de l'eau. C'est la récompense que le destin donne aux tailleurs ».

À y regarder de plus près, Blok a préparé la rime explosive du siècle. J'emprunte l'argumentation au beau livre du poète russe David Samoilov *Le livre de la rime russe*,

(1973). En gros, les symbolistes approfondissent la rime en jouant sur les consonnes précédant les syllabes accentuées. Ainsi chez Blok (je souligne la voyelle accentuée et ne tient pas compte du sens) SmoTRel – STRel, frisant parfois la paronomase : siep – sKlep, et jouant de la rime composée.

Chez Blok rythme, rime, métaphores et lexique se fondent dans l'élément « mélodique » du vers et ne sont donc pas mis en relief comme chez les futuristes. Il faut, pour entendre l'autre Blok, se défaire des charmes de son vers chantant si on veut avoir quelque chance d'y pointer du nouveau. Déjà Briousov notait que Blok dans ses « dangereuses expériences » rimait des mots qui stricto sensu ne font pas rime : smert'/smertch, veer/sever, pepel'/svetel, kroias'/prorez' (la dernière paire n'a rien perdu de son caractère percutant !).

Parfois il maintient les sonorités dans la texture du vers sans aller jusqu'à la rime pleinement réalisée, ce que Samoilov appelle « naissance de la rime », ainsi : trafka/avraga, kholoda/voina, avec respectivement leurs squelettes sonores rfk-vrg et o -a-a/ o-i-a.

C'est à partir de lui que la rime tronquée, venue du XIX^e, se met à vivre pleinement dans la poésie russe du XX^e siècle. Donc une orientation vers l'inexactitude de la consonance. Ce que les futuristes encore une fois développeront dans la dissonance, opposant ainsi à la fluidité chantante la rugosité du vers.

Et la rime type des années 1900 veter/ vetcher, il va la monter dans *Les Douze*, à la charnière entre le bloc en vers populaire et celui, en vers blokiens.

Cette nouvelle rime vise l'inexactitude, on aurait là une espèce de principe heisenbergien de la rime.

L'autre côté précurseur de Blok c'est sa *Poésie des conjurations et des incantations* (1908) où il est en connexion avec le Biély de la glossalolie, du moins dans un regard sur le sans-sens. Il y cite cette incantation « transrationnelle » :

Aou, aou, chikharda kavda !
Chivda, vnoza, mitta, minogam,
Kalandi, indi, iakoutachma bitas,
Okoutomi mi nouffan, zidima...

Avec ce commentaire : « Pour chasser les ondines il y a des mots secrets et d'étranges chants de sorciers, constitués de mots incompréhensibles. »

Événement qui n'échappe pas à l'œil aiguisé de Roman Jakobson qui y verra l'anticipation des théorisations khlebnikoviennes sur le *zaoum*, le langage transrationnel (d'outre-entendement selon la traduction de J.-C. Lanne), ces trous noirs de la langue qui pourtant émettent un sens.

Je parlais de perplexité face au français. Peut-être en comprend-on mieux la raison après ce court détour. Tous les jeux à la rime n'y apparaissent pas d'autant plus que le traducteur a choisi de ne pas rimer, ce qui en soit est licite, vu l'état de la rime dans la poésie française d'aujourd'hui. Rappelons encore une fois que les poètes russes

continuent de la travailler. D'où toujours ce dilemme de traduction : que « garder » ? En tout cas que donner à voir de ce qui fait la pointe de ce qu'on a accoutumé de nommer la langue de « départ ».

Peut-être alors suggérer en place de rime, un rythme, quelconque, je ne sais, un soupir, mais il me semble qu'ici on y faille, surtout à produire des alexandrins relevant du bris rimbaldien et de la rupture mallarmé-enne. Blok n'est pas du côté de Béatrice.

Ainsi dans *Les Douze* où, selon Maïakovski, Blok s'est définitivement cassé, après les vagues de rythmes de la poésie populaire – ce sont les voix de la rue, celles des 12 apôtres gardes rouges assassins – vient l'Un en subsumption, ou plus exactement le trois-en-un, à la rime même :

Pios-ros-Khristos :

Derrière – un **chien** affamé,

Devant – avec un drapeau sanglant,

.....
Dans sa couronne de **roses** blanches –

Devant – Jésus-Christ.

Janvier 1918. J'aurais aimé que ces *Douze* entrent dans ce *Monde terrible*.

C'est l'un des derniers longs poèmes de Blok. On le dit – le poème – « révolutionnaire ».

En février 1921 il y aura les ultimes rimes en salut à Pouchkine.

Exangue, déprimé, Alexandre Blok meurt le 7 août de la terrible année 1921.

Yvan Mignot

Gérard Noiret, *Pris dans les choses, Obsidiane*

Ce sont des poèmes écrits entre 1985 et 2002 qui composent le huitième livre de Gérard Noiret. Ces poèmes *pris dans les choses* – de la vie – sont comme des miniatures, des instantanés de l'existence. Le regard est une des voies de passage du monde vers notre vie intérieure et si ces poèmes sont très visuels, il s'agit là d'un premier niveau de lecture.

En observateur assidu Gérard Noiret pointe avec acuité les détails, les gaucheries, les désarticulations de notre société. Il saisit ces scènes et dé-couvre pour le lecteur, les êtres sous une autre apparence que celle d'une réalité aperçue dans le champ d'un regard. Si on songe à Ponge, dans ce percement du réel et par ce titre, je pense aussi au film de Claude Sautet, *Les choses de la vie*. Scènes de vie dans l'espace commun de la ville où les êtres se regardent, se rencontrent, se désirent, tel ce « *Sisyphes heureux* » dans le premier des poèmes du livre.

Chaque matin, le nu de 7 h 01 traverse le couloir.

Lui, de la cuisine, tourne les yeux

afin de saisir au vol cet éclair.

Dans ce quotidien-là pas de banal mais une vision en contradiction avec ce vocable qui réduit la vie en une morosité mécanique. Sous le regard de Gérard Noiret surgit la quintessence des vies. En touches précises, ténues, il éclaire un geste, souligne la lumière d'un regard ou accentue une absence – celle d'une mère dans le poème intitulé *Baie vitrée* – un précipice parfois dans la trame d'une existence. Gérard Noiret aime les êtres. Il les place au centre de la scène de vie. Il les élève et l'être en eux, alors, plus qu'un corps qui se découpe dans notre champ de vision, s'éclaire d'un coup dans une perspective qui réunit l'individuel et l'universel, la nécessité et l'implicite, le libre-arbitre et la contrainte. À ce moment, la vérité et la justesse ne sont jamais si près.

Dans les poèmes polyphoniques (*Incertaines créatures, Dans les réserves,...*) on devine une approche du théâtre que Noiret affectionne. Leurs vers comme des strates superposées, se frottent, se contrarient et s'agrègent vers un sujet absent : l'ellipse d'un destinataire que le lecteur investit. Par propositions successives, les vers qui se complètent en suggestions ou en affirmations, nous rappellent que nul ne possède la vérité et que la justesse, – celle de l'approcher au plus près – réside dans les voix de la communauté.

Ce qui est dit ne réside pas uniquement dans ce qui est écrit mais se construit à mesure dans l'esprit du lecteur par une dynamique que le langage déploie. Cette succession de vers, dont on ne retrouve pas la prolongation du propos à la ligne, crée en nous des sensations semblables à celles éprouvées face à des aquarelles quand le regard cherche indéfiniment, formes et reconnaissances.

Ce livre est écrit sous l'auspice des poètes. Qu'ils soient disparus ou nos contemporains bien vivants, ils irradient le livre en des titres et en des dédicaces. Outre la poésie, la peinture par ces hommages à Arcimboldo, à Ernst ou à Jérôme Bosch y est représentée, comme la musique, l'architecture ou le théâtre le sont de manière allusive et par touches.

Le livre s'achève par *Hommage aux 13 juillet*, un poème dédié « à une génération » de poètes où Gérard Noiret avec ironie et désenchantement, stigmatise l'indifférence qui prévaut aujourd'hui, malgré les augures parfois sombres annoncés à grand voix, en des vers éprouvés par nombre de poètes.

Mais, rejoignons *Les amants* dans leurs poèmes qui parsèment le livre. Ils demeurent un fil d'Ariane d'espoir et sont comme une queue d'étoile filante qui traverserait le livre.

Hervé Martin

Luc Boltanski
À l'instant (images de Christian Boltanski),
Paris, Melville-Ed. Léo Scheer

« Le titre général du cycle, *À l'instant*, doit être entendu comme une dédicace », indique Luc Boltanski dans la préface de ces chroniques écrites sur une dizaine d'années « de façon sporadique ». Qui parlent d'aujourd'hui et se remémorent : l'enfance, ses lieux, la figure du père, de la mère, les femmes aimées, les enfants, le métier, des déplacements, des lectures... Un journal devenant élégie, chant, ode (un hymne, dans son acception religieuse ? Il y a quelque chose de claudélien).

Aux quatre ensembles de poèmes sont adjoints des commentaires, inégalement développés selon les parties. Ils sont disposés soit en marge des vers (*mots-clés*), soit, à la suite, sous forme de notes substantielles (*ajouts*), soit, composés en italique maigre dans un corps typographique plus petit, soit en italique gras de même taille, comme des *lignes de basse* doublant celles, initialement écrites, des vers, soit dans des encarts en regard (*illustrations*), figures ayant elles-mêmes une légende.

On lit, par exemple :

Comme elle s'ouvre alors l'huître du monde
Comme ils passent ceux qui voient sans savoir

avec, à gauche, dans un corps plus petit :

les sarcelles
au-dessus de
Colombes

La confrontation des deux registres d'écriture et le jeu de références tantôt obscurcissent tantôt éclairent le regard, l'invitant à davantage de mobilité, par des allers et retours d'amplitude variable, troublant la linéarité de la lecture. On imagine bien la polyphonie – on entend au moins deux voix – que ces dispositifs d'une grande simplicité impliquent, et la complexité qui doit en naître, produisant l'*entre-deux* – c'est le titre d'un des poèmes – visé par l'auteur : une poésie réflexive non close. La prosodie du vers est transformée, dénaturée, en se dilatant ou en se dispersant. Et au contact du commentaire l'alexandrin, d'utilisation très fréquente dans ce recueil, est soumis à des modifications, entre effacement et mise en exergue – ce n'est pas l'aspect le moins étonnant de ce beau livre ouvert.

En léger contrepoint, des images ont été disposées entre les parties par Christian, frère de Luc : des pages (dont l'encre est mal fixée – dommage) faites de fragments diversement prélevés de la même photographie de plage – on voit des pieds nus reposant sur le sable. Une photo de famille, apparemment.

À l'instant, vaste poème conceptuel sensible.

Jean-Charles Depaule

Manuel Joseph

Faux en écriture comme un des beaux arts

« *De la sculpture considérée comme une tauromachie* » Manuel Joseph, Al Dante

« *Je vous remercie beaucoup de votre lettre détaillée du 3-6-1929 : elle contient toute une série de renseignements très importants pour moi et que j'espère utiliser dans l'avenir* »

Boris Souvarine (à un destinataire non identifié)

Colette Peignot à Manuel Joseph

Anytime, Anywhere

Tous les travaux sont des faux. Entreprise de corruption, ça éructe. Votre escargot du bas comme aux cartes les dés. Jeté Mirabeau et l'eau avec. Dododaddy le dit et Louise aussi. Duchamp l'avait mou mais il savait parler aux femmes.

Merci. Pitié. Moi aussi je branle main droite tu l'auras sans doute bu, fallait sucer fort le fondement sans crainte (flatulences du Parti c'est le coup de Jocaste). Décidément. Laure était ton monument. Comme ta couleur pétrie à la main. Je ne pleure plus. J'irai jusqu'au bout même si l'opium du meurtre manque à mon souffle (tu connais ma passion). Saouls de Staline ça marine : toi tu chatouilles la mèche.

S'ils pissent au crépuscule (cheval noir lune rouge) c'est au matin qu'ils te liront. Jamais opaque le contexte (Federico une balle dans le trou). Je tousse beaucoup. Tous me ----- (ici manque un mot) l'index et le pouce avec.

Ça remue dans l'Etat intégral. Les évangiles avec plus de vaseline (nouvelles traductions). Panne électrique c'est du méat. Coupable non. Pas cette fois. Tu vas t'essuyer à ma lettre.

C'est à la lettre que je formule. Le bleu répété n'est qu'un coup. Refroidi il répond. L'araignée de Georges d'autres pinces l'emportent (tentative de perspective).

Bluff toujours rapporte. À ce coup vous gagnez : barbaque servie la poésie se gave.

* Note de la rédaction

Ce « faux en écriture » est un texte paracritique écrit par Liliane Giraudon. Il se veut un hommage à la tauromachie et au livre de Manuel Joseph.

Véronique Vassiliou
N.O. Le détournement,
Comp'Act / La Polygraphe

Je n'étais pas à Alger, je n'ai pas pu assister à la lecture du *Coefficient d'échec* (voir le Cahier du Refuge n° 117), mais je me suis réjoui, beaucoup, à la lecture de sa relation par Véronique Vassiliou, *Back in Alger*. « Déranger = faire de la poésie ». Ça a l'air simple, mais est-ce si simple ? Du rangement il en faut sans doute, un peu, pas trop.

Mais déranger c'est peut-être aussi ranger, autrement. C'est comme le détournement qui fait le titre (la moitié) du livre de VV. Qui détourne (dérange) quoi ? Qui est détourné ? Qui, quoi, se détourne, de qui de quoi ? Tout est (bien) dit dans un « post-propos » et la quatrième de couverture, du pourquoi et du comment du projet aboutissant à ce livre (non-livre, écrit VV, mais c'est encore un livre) : en(quête) de Peinture, détournée vers Poésie. Les majuscules, de même que l'effacement de l'article défini, sont importants. Peinture, Poésie : non pas deux Idées (que signifierait, justement, l'article défini 1), mais plutôt deux personnages de fiction féminins, Peinture et Poésie, mutines dans les deux sens du mot (insoumises et gaies). Deux allègres allégories. Il y a un mouvement, un transport, qui n'est pas loin d'évoquer le vieux mot (usé, jusqu'à la corde) de métaphore. Pour en subvertir, sans le dire et comme par jeu, l'économie et la logique (usées, aussi). Pas de vainqueur par K.O. dans le procès d'écriture ici mis en action (c'est un peu ça, la métaphore), mais un changeur par N.O. N.O., comme notes ouvertes (comme Nô, comme N°, comme nihil obstat, comme Nord-Ouest, comme no...). L'écrivain est à cette position, de changeur (« enquêteur anonyme », aussi bien). Moins de maîtrise que de déprise, à la pliure séparant / liant notes (de l'enquêteur) et « indices » (propos du peintre, inventés, entre guillemets). Chaque page ainsi composée, en partie double, questionnant à sa manière la formule d'Horace, « fait de la poésie » (article partitif).

En plus d'être un très bel hommage au peintre Gérard Gasiorowski (mort en 1986), N.O. le détournement est un vibrant et joyeux exercice de liberté, de sauvagerie et d'innocence.

Eric Houser

« L'article défini singulier est la marque de l'Idée en elle-même et pour elle-même »
(Jean-Claude Milner, *Le pas philosophique* de Roland Barthes).

Catherine Weinzaepflen

Allée des géants

L'Atelier des Brisants (collection Comme de Bernard Noël)

« Je n'écrirais pas de roman si je n'écrivais pas de poésie. C. W. »

La première rencontre – ils sont enfants. C'est la première partie du livre. Wanda (la siffleuse) est une sauvage – d'une absolue liberté. Suli l'accompagne – lui offrant une sorte de paix (c'est ce que l'on peut imaginer). Un drame dans la vie de Wanda les conduit à quitter, ensemble, leur domicile respectif. Ils font une fugue – échappée dans la forêt des Redwoods, se construisant une liberté forgée à leurs corps, au rythme de leurs repas, leurs repos, leurs paroles. Leur marche les entraîne au bord d'un lac dans une improbable maison, Siskiyou House.

Aucune mièvrerie, jamais, à aucun détour d'aucun mot, aucune trace de sensiblerie dans l'écriture de Catherine Weinzaepflen pour dire l'amour des deux enfants (elle ne le dit pas) et leur traversée de la nature, leurs corps marqués aux soirs et aux matins. La sensualité les enveloppe (nous enveloppe) petit à petit, juste glissée dans le repli de Wanda sur son corps – sa douleur, dans les réveils magiques au cœur de la forêt, dans un moment (magnifique) de baignade : « Assis sur les vieilles planches de bois, leurs bras enserrant leurs genoux repliés, ils se tiennent l'un contre l'autre. Symétriques. Luttant contre la fraîcheur de la nuit qui les fait frissonner. Suleiman lèche l'épaule de Wanda, et le bras tout du long. Elle en éprouve un plaisir aigu, et lorsqu'elle ferme les yeux pour s'approprier cette sensation nouvelle, Suleiman embrasse ses paupières closes. Alors elle plonge dans le lac, et tous deux retournent vers Siskiyou House en nageant bruyamment pour mettre en pièce une intimité qui les effraye. » On est embarqué entre ces deux corps, captifs de l'empreinte qu'ils laissent autour d'eux et qui ne nous lâchera pas – tout le livre durant.

Parce que Catherine Weinzaepflen a cette façon particulière de raconter les deux enfants (leurs exaltations, leurs fatigues) comme elle parle de la forêt, de l'herbe, de la pluie, des ciels – donnant chaque fois le sentiment d'écrire du dedans des choses – et dans leur plus infime détail.

La loi rattrape Wanda et Suli : ils se trouvent séparés.

La deuxième partie – Wanda et Suli se sont retrouvés, devenus adultes – ils vivent à Los Angeles. Se reconnaissent comme les êtres qui s'aiment se reconnaissent. Chacun, cependant, depuis son propre lieu, tenant sa propre histoire, Wanda toujours siffleuse, Suli déployant pour elle une paix qu'il n'a pas pour lui. Catherine Weinzaepflen raconte alors Los Angeles, le Pacifique où Wanda et Suli se baignent ensemble de nouveau, les ciels de l'aube (Wanda travaille de nuit au standard d'un hôtel), le musée Getty pour les jardins et le hallebardier de Pontormo – parcours amoureux dans des lieux vécus en coïncidence.

Il y a le terrible jour du tremblement de terre. Le livre alors bascule vers l'amour qui ose se dire.

Avec AoG on entre dans la séduction du récit et – sans s'en rendre compte – on est pris peu à peu par la douceur qui habite ensemble les deux personnages, par leurs voix et les mouvements de leurs corps ; on ne veut plus les quitter – on veut continuer avec eux, encore, sans doute on ne le sait pas : on les aime.

Troisième partie : un voyage vers le nord – Suli veut voir ses parents après le tremblement de terre, et Wanda s'est fait une promesse. Retour dans les Redwoods sur leurs traces d'enfance que Catherine Weinzaepflen s'emploie à décaler – juste un peu – pour que le plaisir y soit encore, devenu autre.

Wanda rentrera à LA – avant Suli. Il revient à son tour – scène finale magique au bord du Pacifique (cinq tables posées sur une terrasse en bois sur pilotis, sardines grillées et tomates fondues au four) – leurs dernières phrases : on peut pleurer, on a ce droit, c'est une histoire.

Oui, AoG est une histoire (ce n'est pas ainsi que Catherine Weinzaepflen les écrit habituellement dans ses livres) une histoire d'amour, l'histoire d'une rencontre – une rencontre comme en général on ne les dit pas, de crainte qu'elles ne se défassent.

Anne Luthaud

Parution simultanée : AM SEE, L'Atelier des Brisants, (collection *Comme* de Bernard Noël) Réédition d'une publication Flammarion / Textes (1985).

Art Dealers

Sur une proposition de Julien Blaine, neuf des plus grands performers du Verbe étaient réunis à Marseille à la Galerie Pailhas, à l'occasion de la manifestation Art Dealers. (Mai 2003 Marseille).

Ces poètes font partie de la première puis toute deuxième génération, à l'articulation des deux millénaires, dont le concept artistique de la mise en réseau de la poésie fut déterminant pour la suite de l'histoire. La pratique de chacun s'est construite dans sa particularité mais ils eurent en commun la volonté de faire circuler le poème au-delà de toutes frontières.

Cependant leur travail, hors des contingences économiques du marché de l'Art, fut nettement moins médiatisé que celui des performers provenant de la musique tel John Cage ou des arts plastiques tel Rauschenberg. En effet, ces performers viennent du verbe, en cela ils rejoignent les Avant-gardes historiques, Dadaïsme, Futurisme, Surréalisme, dont les initiateurs toujours, furent des poètes. Ils viennent du verbe

mais leur poésie est directe, sans intermédiaire, ancrée dans le contact immédiat entre l'émetteur et le récepteur. Elle fait corps avec l'instant, avec l'espace de la Performance.

Ce 30 mai 2003, un long tapis est installé telle une immense ligne droite tracée d'un bout à l'autre de la Galerie. Les performers sont là, ensemble de points parcourant la ligne et la brisant enfin. C'est Sten Hanson (Suède), poète de la voix, de sa transformation, de son détournement qui initie la soirée.

Quelques mètres plus loin, quelques instants plus tard, Richard Martel (Québec) le poète de la provocation n'offense ni ne provoque personne. Il m'avait paru nettement plus convaincant en poète furieux, il y a quelques années à Caen lors d'un festival Polyphonix.

John Giorno (U.S.A.), toujours impeccable, arpente le lieu entre poème et chant, en équilibre, il n'achoppe pas. Durant la manifestation Art Dealers, la galerie Meyer présente également cinq poèmes courts d'insultes marseillaises de J. Giorno.

Les Performances fragiles, douces et spirituelles de Bartolomé Ferrando (Esp) qui mettaient en lumière la poésie de l'objet dans sa non-fonctionnalité évidente, m'avaient beaucoup impressionnée l'année dernière au festival de Périgueux. Ici, il a choisi une performance de style interactif avec participation du public qui me paraît très datée.

Joël Hubaut (Fce) lui, est drôle et subtil, ce qui n'est pas toujours son cas. Il s'interroge d'abord longtemps et apparemment sans grand espoir de réponse, sur la possibilité de s'en sortir. Puis, changeant de rythme et de ton, il fait un trou dans le tapis et s'enfuit alors dans le terrier, celui qu'il a creusé.

C'est une Vidéo que présente Ma Desheng (Chine), on y voit de pathétiques prieurs apparemment sourds aux appels du poète.

Puis Julien Blaine (Fce) « sort la langue de sa gangue » et c'est vrai qu'en s'éloignant du geste, il s'approche du texte. Et sa langue, morceau de chair qu'il nous montre, devient étrange au palais.

Seiji Shimoda (Japon) enfin, tente d'arracher son corps de la linéarité, il y parvient parfois mais comme la langue revient à la gangue, le tracé de son corps ne quitte la ligne que pour un bref instant.

Puis, Boris Nieslony (All) clôturé la soirée. Il salue lentement, longuement. Une première fois. Une dernière fois.

« En chair et en os », on quitte les poètes, on les retrouvera, un peu plus tard, à l'autre bout de la ligne.

Frédérique Guetat-Liviani

David Lespiau *L'épreuve du Prussien, Le bleu du ciel*

Il y a, parmi les différents sens du mot épreuve, un sens typographique (technique), « texte imprimé d'un manuscrit tel qu'il sort de la composition ». Voilà une définition du livre de David Lespiau. Tel qu'il sort de la composition, en effet, très belle et sèche tresse de vers plus ou moins longs (une à quelques lignes) et de vers de 12 pieds, répartie en 12 séquences. Le livre débute au milieu de la séquence 7-8 (dont le début est rejeté à la fin), en plein été donc. L'été, seule saison verbale, saison du « passé composé » ! Matrice pour un travail lexical aigu, qui a maille à partir avec la mémoire : « une matière-mémoire par composition du clavier » (clin d'œil à Bergson ?). Mais une mémoire qui aurait subi, comme les pains de sucre de l'image reproduite au début du livre (mitres, obus, phallus), l'épreuve du Prussien, « un broyeur impitoyable, qui s'achève en tamis ». Effondrement, dilution, perte (le sucre dans la tasse de café) sont à l'œuvre dans une écriture parataxique, produisant une sensation de déplacement permanent, presque tactile (le sens ni l'image ne figent). Sans pathos, sans élégie. Mais tenue, quand même, à la fois par et dans la structure susdite. Par, aussi (plus difficile à décrire), l'utilisation de la réserve, au sens plastique du mot. Mais ceci appellerait d'autres développements, car la réserve a son lexique et sa syntaxe, qu'il faudrait serrer de plus près. Un mot des tout premiers mots du livres, « sauf pour jouer », qui sont également les derniers : je les crois importants parce qu'ils disent sans dire l'espèce de catastrophe ou blessure intime dans laquelle s'origine, discrètement mais nécessairement, tout projet d'écriture authentique. Sauf, c'est la préposition, mais c'est aussi l'adjectif.

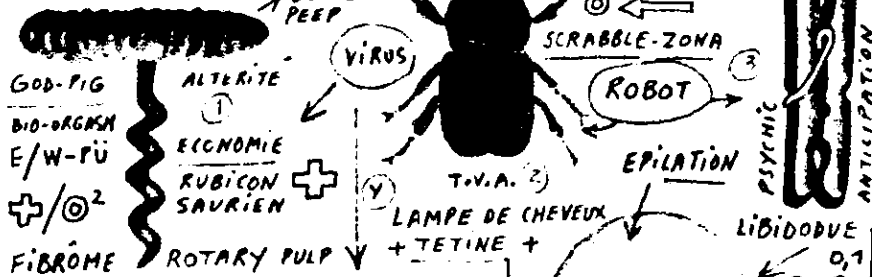
Eric Houser

Les godasses du père Hubaut

J'ai noté quelque part la date : Le Havre, 21 janvier 1978. Les petits jeunes d'aujourd'hui n'ont pu connaître. Voyez comme ils sont tristes, sans humour, devant les horreurs du siècle, il y en a même qui prétendent sauver le monde, au secours !... Notez qu'au Havre ce jour-là, nous deux Marie-Hélène on n'a vu Joël Hubaut que métonymiquement, pas en chair et en os : plein de petits papiers semés partout on se demandait bien d'où ça pouvait venir : Épidémie, Épidémie, Épidémie, Épidémie, Épidémie... Deux ans plus tard, exactement le 1^{er} février 1980, dans la revue parlée du grand Blaise Gautier, voilà Joël Hubaut debout sur la scène du Centre Georges Pompidou. Et commence à lire : un *Que sais-je* traitant de la lecture, je me rappelle, d'abord posément, puis le ton monte, ça crescendo, ça s'énerve, ça gesticule, burlesque et pathétique, déchire les pages, malmène le bouquin, à la fin ça hurle comme un forcené et finalement il bouffe le livre !... Oui ! il le bouffe !... N'avez

ÉCARTEMENT DES PROXIMITÉS ×
POUR UNE CHANSON INTERMITTENTE
(PERFORMANCE) →

(ALMANACH) → (R)
D'EXCITATION
MOLLE +



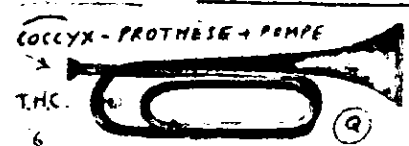
GOD-FIG
BIO-ORGAN
E/W-PÜ
+ / 0²
FIBRÔME

ALTERITE
①
ECONOMIE
RUBICON
SAURIEN
+
ROTARY PULP

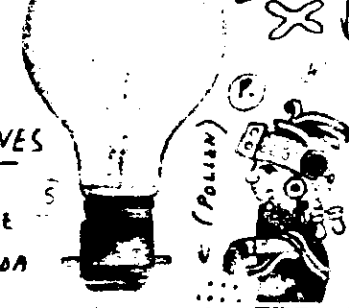
VIRUS
T.V.A. (2)
LAMPE DE CHEVEUX
+ TÊTINE +

ROBOT
EPILATION
LIBIDOUE
0,1

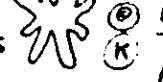
+ GAULLISME WASA
FLEURY-MICHON =
WONDERBRAS
WILLIAM SORIN
⊕ ⊕ ⊕ ⊕ ⊕ ⊕
CHRONISME = DISSEMINATION DES ÎCONES



VENTOUSE
ESMERALDA



REFOULEMENT → TANTOLOGIE
DES BOULETTES
DISCONTINU --- BRÏSE-GLACE



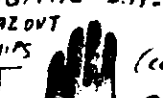
MOUILLAGE
NOEUBS DES NOEUBS = BONS



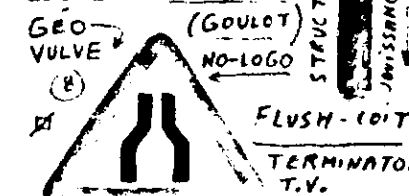
POISSON
KIT
DIGITAL-S.M.
MAZOUT
SHIPS



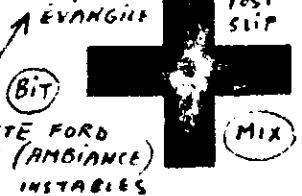
TENIA-SHOB
ALAMBÏTE DE TRANSIT
(GOULOT)
NO-LOGO



VELLEO / GREPPE
MYOCARD
(COLONISATION)
OMC +
EVANGÏLE
POST
SLIP



FLUSH-COIT
TERMINATOR
T.V.
RACLETTE FORD
FESTINA (AMBIANCE)
ELEMENTS INSTABLES



EXTERNET DERIVE → ASTRO-FLASH → SLAM-DRAWING → (42)
→ JOEL HUBAUT.05

qu'à demander à Marie-Hélène elle était là aussi. Depuis, ça n'arrête pas. Rouge ! bleu ! jaune ! blanc ! vert ! toutes les couleurs ! l'épidémie gagne, elle s'étend, elle envahit tout !

Mais ce que je vous raconte là, tout le monde le sait. Je voulais vous dire autre chose. C'était à Cerisy-la-Salle, août 1999, lors du colloque sur *Poésie sonore/poésie action* organisé par Jean-Pierre Bobillot et co-présidé par Bernard Heidsieck, – exactement cinq ans avant que Patrick Beurard-Valdoye (il était là aussi) ne sortît son admirable *Mossa*. On fait cercle autour de Joël : on s'attend au pire, on se régale d'avance, on n'est pas déçu ! Il ôte une de ses godasses, et le voilà en équilibre sur le dossier de sa chaise, hurlant, gesticulant comme un énergumène. On pouvait raisonnablement s'attendre à la cata. En bonne logique, il avait toutes les chances de perdre l'équilibre, de s'écrouler, de m'écraser plouf de tout son poids, Frontier aplati, plus de Frontier. J'étais au premier rang, n'en perdant pas une, à peine à un mètre de lui, qui faisait des moulinets avec ses bras en se balançant sauvagement au sommet du dossier : eh bien je n'ai pas bougé d'un poil, pas même esquissé le moindre geste de recul, comme lorsqu'une montagne est sur le point de vous avalancher sur la tête. J'avais confiance. Je savais que, s'il avait ôté une de ses pompes, il avait gardé l'autre et que cette deuxième godasse ne perdrait jamais le contact avec le plancher.

C'est comme ça qu'il procède le Hubaut, toujours. Ne disparaît pas dans sa transe, gère son énergie et son chaos, et c'est précisément parce qu'il contrôle son délire qu'il est en mesure de le développer jusque dans ses extrêmes conséquences. L'humour (c'est-à-dire la distance), toujours présent dans chacune de ses actions, n'est pas un ornement ou une contingence, il en est la dimension essentielle et nécessaire. Otez cette dimension, l'énergie et la violence libérées par le délire ne peuvent que produire ce dont elles cherchaient à se libérer : le fanatisme, la connerie, le despotisme, le silence. Les interventions de Joël Hubaut ne requièrent pas seulement de sa part des qualités sportives et musculaires, une grande gueule et un souffle puissant. L'énergie qu'elles mettent en œuvre ne serait pas opérante (elle taperait à côté), si elle ne s'appuyait à la fois sur les richesses de l'imagination et sur un vrai savoir-faire, sur une grande exigence formelle et sur un exercice lucide de l'intelligence. Alors il lui devient possible de traverser les mythologies du siècle et de mimer ironiquement les systèmes, les campagnes de mobilisation sociale, les épidémies téléguidées, – sans se perdre soi-même et les autres.

Je m'explique. À le voir s'agiter ainsi, certains songe-creux vous diront : le truc au père Hubaut, c'est le spontané chaotique. Suffit de gigoter comme un énergumène, qu'ils disent, et de gueuler bien fort et vous serez poètes. Soyez énergiques et énergumènes et le tour est joué ! Prenez des vitamines, puis laissez-vous aller, vous verrez l'efficacité. La transe !... La perte de conscience !... L'inspiration !... (Déjà, Mme de Stael croyait qu'il suffisait de laisser parler son cœur, voire de le presser comme un tube de dentifrice pour en faire jaillir une poésie enfin authentique...).

Je sens que je vais encore me faire gronder par Serge Pey. J'aime beaucoup Serge Pey, qui est mon ami. Mais lui n'aime pas que je parle de la transe. Il dit que j'ai tort de

parler de la transe, que je ne connais pas. OK, je n'en parlerai plus, promis ! Tout au plus me permettra-t-on de dire un mot de l'*inspiration* (vous savez, ce *souffle* qui ferait irruption dans l'esprit du poète pour lui communiquer sa révélation). Là, j'ai un dossier en béton : Platon, *Phèdre* 245a et la quasi-totalité de *Ion*, sans parler de *Ménéxène* 234c-235c, du début de l'*Apologie de Socrate* et encore de *Phèdre* 234d... Ne vous moquez pas, ce n'est pas parce qu'une question est ancienne qu'elle a perdu de son actualité.

La question, vous la connaissez : qu'est-ce que cela veut dire, *avoir une idée* ? Rappelez-vous Nietzsche : « ...une pensée vient quand *elle* veut et non quand *je* veux, en telle sorte que c'est falsifier les faits que de dire que le sujet je est la détermination du verbe *pense*... » (*Par-delà le bien et le mal*, 17). Moi aussi je crois que le sens et la personne viennent toujours *après* et non *avant*. – Sinon, à quoi bon écrire ?

Reste à savoir s'il est bon de faire confiance aux idées *qui nous viennent*, et de toutes les accueillir sans se poser de problème. « Je sais très bien », disait Ponge en 1988, « que quand on fait de l'écriture automatique on ne fait que dégorger ce qu'on a lu la veille. » Mais la croyance suivant laquelle poète comme pucelle aurait ses voix à la vie dure. C'est sur elle que reposent la confiance dans la spontanéité, l'authenticité, la sincérité, la bonne conscience, et cette nostalgie d'une poésie qui s'écrirait toute seule, sans l'intervention du poète ; d'une poésie qui serait comme les cris inarticulés que poussait la Pythie pour cracher sa vérité (laquelle vérité ne pourrait que précéder le poème) ; d'une parole enfin qui sortirait tout armée de la bouche, de l'inconscient, du corps...

Il y a, quand on y songe (et on ferait peut-être bien d'y songer), quelque chose de terrifiant dans la théorie platonicienne de l'inspiration (le délire, la transe, la déraison, la possession...). Si ce n'est pas le poète qui parle quand il parle, quel est celui qui parle en lui ?

Dionysos a parfois bon dos. Rappelez-vous *In Stahlgewittern (Orages d'acier)*, le superbe livre de Ernst Jünger (1). Il y a, dans sa terrible évocation de la Grande guerre, plus terrible encore que les gros plans sur le chaos et sur l'horreur, c'est la manière dont ils sont vécus par le soldat Jünger. L'état très particulier dans lequel il se trouve et qu'il appelle « gaieté sauvage, inconnue », « étrange frisson », « ivresse », « exaltation presque visionnaire », « aisance supérieure et presque démoniaque », atteint un paroxysme dans les cent dernières pages du livre qui décrivent un assaut général : « ... je crois que chacun sentit à ce moment-là fondre tout ce qui en lui était personnel, et que la crainte sortit de lui... la volonté de vivre s'était reportée sur un être plus grand que nous, et cela nous rendait tous aveugles et indifférents à notre

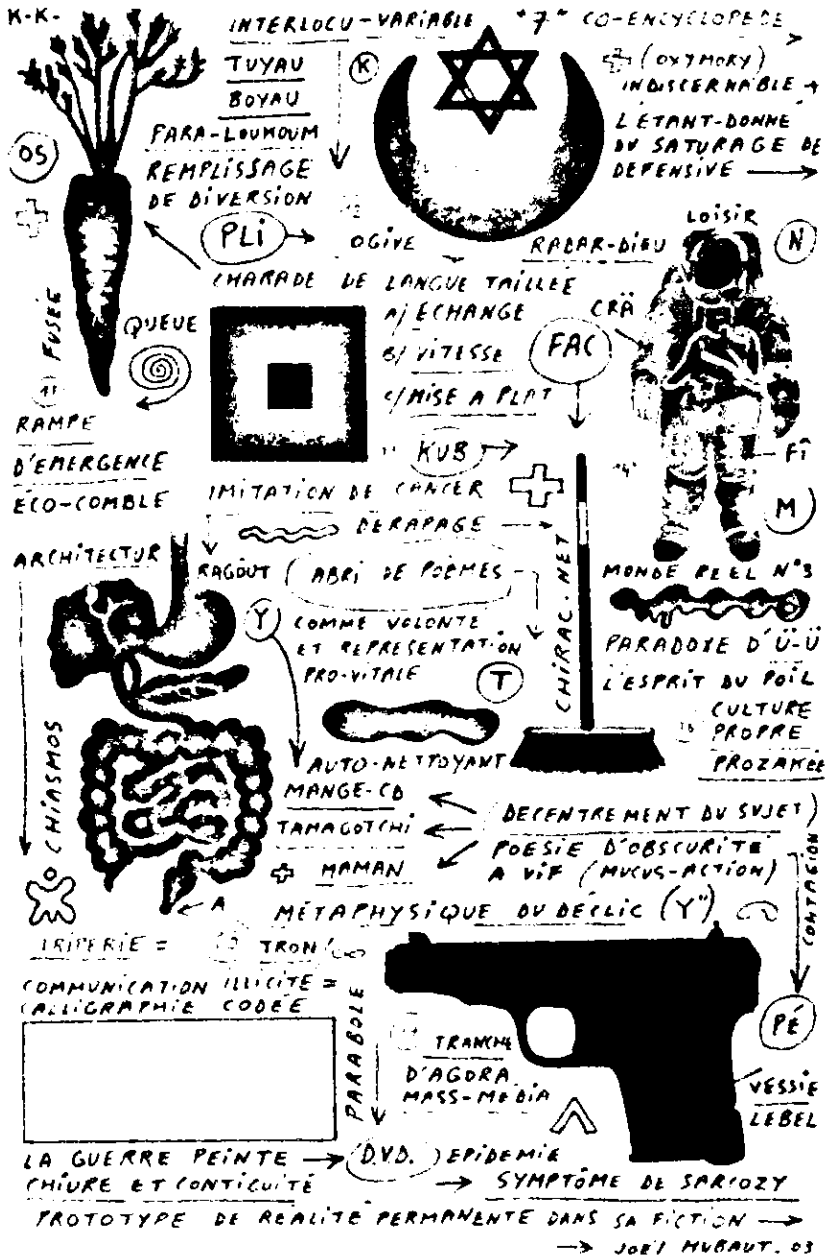
(1) Cet ancien officier de la Wehrmacht n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un « auteur de gauche ». Sa pensée a sans doute contribué à la formation de l'idéologie Nazi et l'on sait que le Führer afficha à son endroit une sympathie qui ne se démentit jamais.

sort personnel... une fureur guerrière s'empara de nous... un sentiment de bonheur, de sérénité me saisit... je me sentais entièrement étranger à ma propre personne... ». Plus tard, dans *Feuer und Blut (Feu et sang)*, il tente de mieux cerner encore cet état d'indifférence totale à l'égard de soi-même : un état qui aboutit à l'effacement pur et simple de la *personne*. Il n'y a plus de JE. Même NOUS devient une notion très abstraite qui tend à perdre sa signification : « Chacun devient par nécessité une partie vivante d'une force supérieure. Ici, on ne peut que se laisser manipuler et former par l'esprit du monde en personne. L'histoire est vécue en son foyer central. » Des termes tout à fait analogues se retrouvent dans l'analyse que fait Nietzsche de la transe dionysiaque : elle renoue avec « l'unité primitive » ; l'homme s'y manifeste « comme membre d'une collectivité qui le dépasse... » ; « l'éclatement du principe d'individuation » le plonge dans un « délicieux ravissement » ; « il a désappris de marcher et de parler ; il est sur le point de s'envoler dans les airs en dansant. »

La théorie platonicienne de l'inspiration est d'autant plus inquiétante, que cette énergie *divine* qui est censée s'emparer du poète se communique de façon irrésistible à ses éventuels interprètes (rhapsodes ou acteurs), pour être enfin assénée à un public, lequel est littéralement pris *sous le charme* et ne peut qu'en subir la violence. Du reste, Platon lui-même, malgré sa piété (son respect affiché des oracles), éprouve de la méfiance à l'égard de l'enthousiasme et de ses bacchanales, car ils peuvent conduire à l'erreur. L'auditoire des orateurs (celui des sophistes, des hommes politiques, des orateurs judiciaires) peut être paralysé par ce charme, sans que sa raison ni sa liberté soient en mesure de faire face. Il est possible d'électriser un auditoire. L'auditoire répond, bras tendu, *comme un seul homme*...

Vous me direz que la cause qui est défendue n'est pas toujours la mauvaise cause. Le 7 mai 1999, au Mans, Serge Pey (je sais qu'il ne m'en voudra pas si je lui fais cette objection, il n'a pas la susceptibilité malade des petits jeunes dont je parlais plus haut) commence par distribuer un tract dénonçant l'usage de la torture en Tunisie. Il sait d'avance que son public sera dans l'impossibilité absolue de ne pas souscrire à sa condamnation. Mais apparemment cela ne suffit pas. Serge Pey, littéralement, enfonce le clou : de gros clous de charpentier dont il larde la chair d'un poulet mort ; chacun des clous est relié à un fil électrique dont il enjoint à plusieurs personnes prises dans l'assistance de se saisir. La lecture proprement dite peut commencer : le public, pieds et poings liés, n'a plus qu'à partager la transe du poète (ce qu'il fait). Cette violence me reste là.

Joël Hubaut aussi est un entraîneur. Mais un entraîneur qui entend respecter ceux-là mêmes qu'il entraîne. Rappelez-vous son action, un jour de 1979, dans le turbo-train Cherbourg-Paris : circulant d'un wagon à l'autre, il invite les voyageurs à jouer avec lui pendant la durée du voyage (c'est, je crois, depuis ce jour-là que certains disent qu'il est un boute-en-train). Et le 9 mai 1985, rappelez-vous la présentation des « mouchoirs d'artistes » et la foule si dense, qu'elle ne pouvait plus être contenue dans la Galerie Lara Vincy et qu'elle se déversait dans la rue de Seine jusqu'à l'obstruer complètement. Et cette même année, sa *Tapiserie de Bayeux(x)* et les 92 artistes appelés à y collaborer librement, lui se contentant de coudre les fragments.



Un autre jour (8 mars 1980), ce sont les membres de sa famille qu'il mobilise – lui-même, au milieu d'eux, étant le seul à assumer explicitement le nœud du drame (le sacrifice de l'ours en peluche, la liquidation de la blessure). Le reste de la famille, tacitement complice et consentante, n'est pas conviée à entrer dans le délire qu'il met en scène ; chacun reste soi-même et accomplit l'acte qui lui est habituel : la mère tricote, le père dessine, le beau-frère fait de la musique, la belle-sœur, au tableau noir, continue sa leçon de sciences naturelles, l'épouse prépare le repas, les enfants jouent, le chien pisse. (Paul-Armand Gette, lui aussi – bien qu'il n'ait jamais mis en scène aucun clébard – fait reposer l'ensemble de son aventure artistique sur *la liberté du modèle...*)

Je parlais plus haut de l'humour de Joël Hubaut. Chacune de ses interventions – lectures, performances, installations – n'est pas seulement puissante, elle est toujours extrêmement *drôle*. Non que la fonction qu'il assume soit celle d'un amuseur. Son public n'a rien d'un public de musique hall : n'éprouve pas le besoin (du reste, il n'y est pas convié) d'accompagner le spectacle en battant la mesure avec les pieds ou avec les mains, ni d'entrer dans sa frénésie jusqu'à démolir les fauteuils. Le rire dont il s'agit ici n'est pas le rire de l'hystérie, c'est celui de la lucidité. C'est le rire de la *dernière chance*.

Car l'enjeu de sa poésie est on ne peut plus grave : une question de survie, ni plus ni moins. Lisez par exemple ce texte bizarre mis en ligne récemment (mars 2003) sur <http://tapin.free.fr/hubaut1.htm> – prêtez bien l'oreille, ça va très vite et c'est un peu étourdissant : « ... *La transformation manipulée dans la reconversion de l'énergie du désir volée par le paraître-désirant s'étiolo dans la volonté de vivre authentiquement par ce désir propre d'humanité qui s'inscrit dans la dialectique de l'apparence du désir de l'humanité...* » (Je vous entends déjà : du Joël Hubaut, ça, cette bousculade de mots abstraits ?... Texte pour rire ? Charabia burlesque ? Pastiche ? Charge anti-intello façon populiste ? Absolument pas ! Ne coupez pas, écoutez jusqu'au bout) « ... *du désir de l'humanité qui ne désire rien d'autre que du désir pour le désir cannibale de désirer le désir de l'autre.* » (Le paysage commence à se dessiner, non ?) « ... *Les couches de mémoires s'ajoutent aux couches de mémoires mémorisées dans la saturation jusqu'au nivellement qui aplatit la mémoire de l'humanité dans les sous-couches... Chaque fragment d'histoire s'enfonce dans l'histoire précédente jusqu'à former un terreau amalgamé comme une pâte molle étanche dans les couches des sous-couches de l'humanité...* ».

Les thermodynamiciens, paraît-il, et après eux les théoriciens de l'information, se sont intéressés au phénomène. Ils appellent cela (si je les ai bien compris) *l'entropie*. Montrent que dans un système donné la valeur de l'entropie tend vers un maximum. Mettez un sucre dans votre tasse et tournez la cuiller : le sucre se mélange au café. Le phénomène est irréversible, ça fait partie de la définition, vous aurez beau tourner la cuiller dans l'autre sens, vous ne ferez pas réapparaître le morceau de sucre initial, pas plus que vous ne pourrez récupérer l'animal en partant de la chair à saucisse.

Les installations, les œuvres plastiques de Joël Hubaut miment cet aboutissement d'une logique épuisée : un semis de signes ou de pictogrammes, un entassement

chaotique d'objets manufacturés emportés dans le flux uniformisant d'une même couleur, tout devient rose ou bleu ou jaune ou blanc ou vert, les signaux trop nombreux perdent leur pertinence, les différences s'abolissent dans une terrifiante tiédeur, on ne sait plus d'où tombent les bombes, les missiles, les informations, ni quelles sont les cibles qui étaient visées, un monde en fin de course, un système bloqué. La réponse à cet état du système ne saurait être la transe, par laquelle précisément l'entropie atteint sa valeur maximale. Elle n'est pas entropique, l'action du père Hubaut, mais poétique. Sa transe n'est pas une transe dans laquelle il se plairait à disparaître, c'est une transe qui est jouée pour pouvoir être dominée. Veut parler – même si parler doit se réduire à « gérer son impuissance ». Ne prétend pas sauver la planète, qu'on se rassure ! pas parano, le Hubaut – comme un qui voudrait imposer son paradis à coups de bombes. Simplement parler, parce que parler, c'est insuffler dans le système une énergie nouvelle considérable.

Parler ne va pas de soi. Parler est difficile. Déjà, en février 1980, nous avons été frappés par cette mise en scène, drôle et pathétique, d'une parole tentant de naître, par cet effort comique, douloureux, exténuant pour articuler les phonèmes de la langue apprise et toujours à réinventer, et qui à chaque instant échoue, retombe en cri. Quelque vingt ans plus tard il dit encore : « *La lecture passe par la langue et c'est parfois pénible quand la langue s'étire et qu'elle claque et qu'il faut retirer la langue d'un coup sec comme si on démoulait la langue de la bouche pour revenir à la lecture par-dessus la langue juste au moment où elle est violemment rentrée alors qu'il faudrait qu'elle se retourne dans l'fond juste au moment où les mots qui frottent la langue débouchent le trou...* » Parler (« prendre enfin la parole »), c'est entrer de force et douloureusement dans la langue, et c'est en même temps démouler cette langue, en somme parler contre elle, en s'efforçant de soulever le poids immense que cette langue charrie depuis que les hommes commencèrent à parler : « *L'homme moulé impose la langue purifiée pour dominer l'homme qui cherche à démouler sa langue et le moule de l'homme est imposé par l'homme moulé pour le respect de la pureté de la langue dans le conditionnement du moule... et l'homme devient esclave du moule de sa langue fermée... et l'homme est un étron soumis qui redonne le moule de la saucisse-martyre avec la langue molle pour la loi du moule de l'homme mou contaminé par les virus du génocide et nous sommes des étrons puants dans la prière du sacrifice de la nation avec le pétrole de Dieu...* » (j'ai du mal à ne pas tout citer de ce long texte) « *...et nous sommes des hommes-esclaves comme des saucisses molles et nous sommes des saucisses moulées pour la patrie dans le drapeau de la charcuterie du devoir de Dieu pour la nation et Dieu est le super moule de la purification des saucisses...* »

Ce long *Manifeste* était lu devant le public du dernier Polyphonix, dans la grande salle du centre Georges Pompidou, le 3 octobre 2002. Ce jour-là, Joël Hubaut portait en bandoulière un chapelet de saucisses qui figurait assez bien les chargeurs de mitrailleuse que portent les baroudeurs. Il avait d'abord ôté une de ses pompes. L'autre restait solidement appuyée sur le sol.

Alain Frontier

Dominique de Villepin
Éloge des voleurs de feu,
Gallimard, 2003, 824 p.

La critique est enthousiaste, et prompte à rendre compte, pour une fois, d'un ouvrage ayant quelque chose à voir avec la poésie, peut-être parce qu'un ministre des affaires étrangères jouit, plus qu'un autre, du bénéfice du doute et d'une clémence généralisée ? *Télérama*, *Le Figaro*, *Le Nouvel Observateur*, *Le Monde* évoquent un « livre personnel, intime même, réfléchi, risqué » (Patrick Kéchichian). Tellement risqué qu'il en devient illisible. De ces 824 pages, je n'ai réussi à lire intégralement le seul paratexte : le titre, la quatrième de couverture, les notes (très abondantes, un essai à elles seules), la table des matières, la bibliographie, et, tout de même, quelques blocs de prose, de-ci de-là. Dominique de Villepin est un lecteur gourmand, éclectique, curieux, très « Troisième République », classique-solide : Dominique Fourcade, Jacques Roubaud et Bernard Noël ne figurent pas dans la bibliographie sus-citée, mais Dominique de Villepin se réfère tout de même, pour les plus contemporains – et ce n'est déjà pas si mal –, à Esteban, Gaspar, Giroux, Grangaud, Heidsieck, Novarina, Réda, Roche, Rossi, Stefan, Velter, Vigée et White. Figurent également dans ses lectures l'anthologie d'Emmanuel Hocquard (avec faute sur l'orthographe de son nom !) et de Claude Royet-Journoud consacrée à la poésie américaine, ainsi que les ouvrages critiques de Michel Collot et Jean-Marie Gleize.

Pour le reste ce pavé m'est tombé des mains, excepté le temps d'un parallélisme plutôt comique, vu la conjoncture politique actuelle, tracé entre l'activité poétique et l'action politique. La prose est d'une lourdeur altière, regorge d'images et de métaphores, multiplie les emprunts et les citations, et adopte un ton qui confond celui de l'éloge et celui d'une remise de prix dans laquelle tout le monde gagnerait la récompense suprême. Beaucoup de poètes occidentaux, temps et espaces confondus, sont évoqués dans une vaste dissertation qu'aucune problématique ne soutient. Le sommaire détaillé, par exemple, multiplie les expressions figées qui véhiculent autant d'idées pieusement reçues sur la grandeur d'un art dont on oublie ici qu'il est, avant tout, artisanal : « I. À l'orée du monde, II. Le Sacre du feu, III. Les alliés substantiels, IV. Le vertige du gouffre, V. L'alchimie du verbe, VI. Le vœu de vérité, VII. Le nouvel âge, VIII. Le gardeur des soifs, IX. Le rêve et l'action, X. Les figures du feu ». Les multiples qualités et paradoxes des « voleurs de feu » sont ainsi exposées à grand renfort de formules grandiloquentes, très vite usantes. À force d'être partout, la poésie se dissout dans le nulle part, et l'illusion désagréable est donnée que les poèmes seraient paraphrasables. Un petit rappel, donc, en guise de conclusion :

Poésie, etcetera : ménage !

Anne Malaprade

Henri Deluy
Autres Territoires, une anthologie,
Collection Biennale Internationale des Poètes
en Val-de-Marne, Farrago

Présentée comme faisant suite à *Territoires*, publié en 1996, cette nouvelle anthologie présente vingt écrivains d'horizons différents, que les habitués des revues de poésie ont rarement rencontrés dans les mêmes sommaires. Volonté donc d'accueillir des écritures diverses, y compris féminines (elles sont huit, contre douze hommes, dont quatre Eric - détail sans doute sans importance). Bien qu'Henri Deluy s'en défende, on peut y lire le travail d'une génération, celle des écrivains nés entre 1966 et 1971, largement majoritaires dans ce florilège.

Que peut-on y lire ? De la poésie bien sûr (même si « la prose est presque toujours proche »), c'est-à-dire de vrais poèmes (Valérie Rouzeau), des textes en forme de liste (Eric Giraud), des poèmes brefs, sortes de vignettes que l'on pourrait croire inspirés par le Cendrars de *Au Cœur du monde* (Eric Sautou), mais aussi des imitations de Christophe Tarkos, voire des pastiches (mais pas présentés comme tels, donc peut-être involontaires), réalisés par Franck Smith et par Caroline Deseille (à tout le moins son premier texte).

Des différences, et au final, naturellement, des préférences. Les miennes vont vers Stéphane Bouquet (« il se passe le souvenir d'une enfance pas vécue »), et vers Eric Suchère (« je retrouve, efface les dernières modifications subies, retrouve l'état du premier perceptif »), pour leur aptitude à approcher le réel et à le mettre en mots. Dans une manière de postface, que je tiens d'ailleurs pour la meilleure pièce de l'ensemble (elle ne se contente pas de présenter : elle explore ce qu'est la poésie aujourd'hui) Henri Deluy précise que cette anthologie ne ressortit pas à ses goûts poétiques, ce qui n'exclut pas pour autant le plaisir de donner les autres à lire, dans une volonté de tolérance et d'ouverture.

Didier Garcia

Le mot à ne pas oublier

Fracture : n.f., dès le XIII^e siècle, du latin *fractura*. Rupture violente ; cassure, brisure, effraction, faille, coupure, fêlure, fracas, défoncement, disjonction, effondrement, éventration, entaille, écornure, mutilation, désunion, déboîtement...

Réduisons la fracture diplomatique !

*Mr de Villepin
va traduire
les œuvres poé
tiques complètes
de Colin Powell*

Jacques Roubaud – Juin 2003



Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

Nom Prénom

Adresse

France : 1 an (4 numéros : 38 euros)

2 ans (8 numéros : 68 euros)

Étranger : 1 an (4 numéros : 54 euros)

2 ans (8 numéros : 99 euros)

La revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de :

Action poétique – 36, rue Raspail – 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P. 4294 55E Paris

LIRE

Bernard Noël, *Artaud et Paule*, Léo Scheer

Les poètes du Grand Jeu, Poésie/Gallimard

Christophe Chemin, *le Roman est une bagnole qui roule bien*, Le corridor bleu

Marie Borel, *Trompe-Loup*, Le bleu du ciel

Jean-Pierre Chambon, *Corps antérieur*, Cadex

Christophe Lamiot, *Sitôt Elke, illusion*, Flammarion

Huit études sur la poésie contemporaine, Vol. 2, Prétexte

Henri Droguet, *48°39'N - 2°01'W*, Gallimard

Volker Braun, *Ce qu'on veut vraiment*, L'Inventaire

Guy Goffette, *Solo d'ombres*, Gallimard

Charles Pennequin, *Bibine*, L'Attente

Brancion, *Vent contraire*, Dumerchez

Frédéric Boyer, *Songs*, P.O.L

Julien Blaine, *Éclats d'éveil*, NèPE

Guérasim Luca, *Héros-limite*, Poésie/Gallimard

Elizabeth Bishop, *Un printemps froid*, Circé

Jean-Pierre Verheggen, *Ridiculum vitae*, Poésie/Gallimard

André Velter, *L'Arbre-Seul*, Poésie/Gallimard

Jean Grosjean, *Les parvis*, Gallimard

Christophe Marchand-Kiss / Natacha Nisic, *Haus*, Le Plateau

Christian Prigent, *Grand-mère Quéquette*, P.O.L

Lydie Dattas, *Le Livre des anges*, Gallimard

Aurélie Nemours, *Bleu bleu noir*, Melville/Léo Scheer

Yves Bonnefoy, *Les planches courbes*, Poésie/Gallimard

Gil Jouanard, *Paris villages*, Éditions du Laquet

Catherine Weinzaepflen, *Am See*, Brisants

Catherine Weinzaepflen, *Allée des Géants*, Brisants

Jacques Jouet, *Vaughel*, P.O.L

Soun-Gui Kim, *Montagne c'est la mer*, La main courante

Jean-Luc Sarré, *Poèmes costumés avec attelages...*, Farrago

Sylvie Garcia, *Cabanon's blues*, L'Harmattan

Ariane Dreyfus, *La bouche de quelqu'un*, Tarabuste

Yves Bonnefoy, *Le nom du Roi d'Asiné*, Virgile

Habib Tengour, *États de chose...*, Rumeur des Âges

Cher Wiener, *Devant l'abondance*, P.O.L

Raúl Rivero, *Mandat de perquisition*, Al Dante

Tom Raworth, *Cat van cat*, Les Comptoirs de la Nouvelle B.S., cipM

Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de dieu*, Poésie/Gallimard

La purée de navet

H.D.

Il aime les sols frais, meubles, les climats humides. Le plombage – tassement de la couche superficielle du terrain –, le bassinage – arrosage fréquent en pluies fines –, le binage, le sarclage, lui conviennent.

Originaire de l'Europe septentrionale, il favorisait, croyait-on, le sommeil, réchauffait le cœur, combattait la mélancolie, luttait contre les fièvres malignes et les aphtes, alimentait les cataplasmes.

Le navet 1

Nom masculin, ici dès le XIII^e siècle (J. de Meung), du latin *napus*, par le diminutif *napetus*. Plante crucifère potagère, légume à racine renflée, comestible, de saveur marquée, en de nombreux apprêts.

Variété de *chou* à feuilles poilues (le *rave*, de la même famille, porte des feuilles glabres), le *navet* nourrit les humains, et, largement, les animaux, depuis les temps immémoriaux – on nous assure qu'il constituait un élément de base des bouillies préhistoriques.

Le marché d'aujourd'hui n'en présente qu'un nombre réduit, le plus apprécié reste le sec, à chair fine, serrée, sans filandres. On pouvait encore, il y a peu, approcher le navet des Sablons, ou de Meaux, de Fremeuse, de Montesson ; goûter le rond du Limousin, le gros long d'Alsace, le rose du Palatinat, celui des Vertus, ou des Vertus marteau ; accommoder, en des chères multiples, le blanc-plat hâtif, à collet teinté, le jaune de Montmagny, le précoce de Norfolk, puis, en automne, le court de Viarmes.

On peut l'honorer au gratin, à la crème, au jus, à la piémontaise (rizotto), à la gasconne (abattis d'oie), aux fines herbes, en pot-au-feu, avec l'aïoli, le navarin, le canard – qu'il affectionne –, la soupe au lait, à l'étouffé avant d'être farci, à la manière des Russes.

Il est recommandé pour le filet de porc dont il absorbe les graisses...

On peut estimer, en salade, les premières feuilles, vers avril ou mai, – les fameuses « *tunip tops* » des Anglais.

Le navet 2

Nom masculin, fin du XIX^e siècle : mauvaise œuvre d'art, croûte sans valeur, film, texte ou représentation insipides et ennuyeux. Voir également le *sang de navet*.

La purée 1

Nom féminin, ici en 1210, de l'ancien verbe *purier* – purifier –, du latin de basse époque *purare* – nettoyer –, par l'ancien français *purier* – presser.

Préparation traditionnelle de pommes de terre ou de légumes, frais ou secs, cuits, en général, à l'eau, écrasés à la fourchette ou passés à la moulinette. Compote fondamentale, propre à toutes les cuisines, particulièrement favorable à la lentille, au chou-fleur, au marron, à la grive, à la bécasse, aux pois cassés, et même au homard. Nous connaissons, enfin, la purée Soubise, une précieuse fondue d'oignons et de béchamel.

La purée 2

Nom féminin qui, depuis la fin du XIX^e siècle, désigne le manque d'argent ou de moyens, la proche misère.

Le navet, la purée

Le *navet*, la *purée*, termes de dédain, donc, ou de mépris : on ne peut mieux faire dans cette conjonction langagière qui part du tristounet pour atteindre le déplorable – et dans presque toutes les langues du monde.

La recette

Pourtant, la *purée de navet* est bien autre chose qu'une déplorable bévue de nos tables d'hôtes. Au contraire, elle compose un accompagnement léger, onctueux, d'une délicate teneur.

La recette : prendre deux bottes de navets nouveaux, fermes et tendres à la fois. Préserver les feuilles, qui doivent être bien vertes, pour un potage. Éplucher, couper et émincer les navets. Les mettre en casserole avec une large cuillerée de beurre, laisser à peine fondre, recouvrir de lait entier bouillant. Après cuisson et évaporation du liquide, tamiser. Noix muscade. Sel, poivre à convenance.

Avec une côte de veau et un vin blanc très sec.

Ne pas oublier la « *purée de pois* » – le brouillard londonien, la « *purée de septembre* » – le vin, et la « *purée blanche* » – absinthe tassée, que buvait Verlaine.

